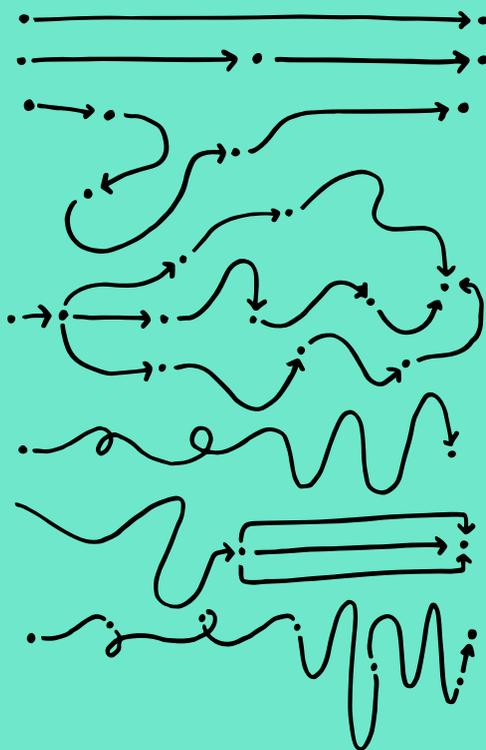


Voies à sens multiples



une alternative
de l'espace public urbain

Voies à sens multiples

une alternative
de l'espace public urbain

1. Traces de pensées citoyennes en Haute-Garonne.

Avril 2020, le Collectif HDFS et Hervé Dangla
sur leur blog [DehorsDedans](#).

2. Un système de dépôt de devoirs est mis en place pour les élèves.

Anonymes, devant l'école Benezet à Toulouse, 31300.



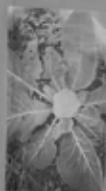
2.



3.«Un art de voisinage.

À Trois_a comme ailleurs,
la programmation artistique
est actuellement suspendue, faute
de pouvoir recevoir du public.
Dans ce contexte, un espace
de placardage extérieur prend place
devant notre atelier et accueille
des œuvres offertes au regard
des habitant.es de la résidence
Lapujade-Bonnefoy».

Le 07 novembre 2020, le mur de l'atelier Trois_a à Toulouse.



...the hands of the crowd...



...the hands of the crowd...

4. «Retour en images sur la campagne d'affichage que nous avons proposé avec Fabienne Yvert pendant les fêtes... Les panneaux de la Ville de Toulouse se sont habillés de poésie, parce qu'elle n'est pas contagieuse...»

Décembre 2020, le lieu culturel, la cave poésie à Toulouse.



5. «Découvrez notre parcours d'œuvres en extérieur tout autour du bâtiment. Nos cours s'ouvrent du mercredi au dimanche de 12h à 17h.»

Le 20 février 2021, le musée des Abattoirs à Toulouse sur facebook.

6. «Le spectacle de Marion Siéfert «jeanne_dark» créé à la fois pour le théâtre et instagram, a joué sur le plateau du Sorano devant la façade. La représentation était diffusée sur un écran géant installé pour l'occasion.»

Le 07 janvier 2021, le Théâtre Sorano à Toulouse sur facebook.

les Abattoirs
20 février · 🌐

OUVERTURE DES COURS
Le musée est fermé, mais vous pouvez désormais vous promener dans les cours des Abattoirs.
Accès à compter d'aujourd'hui, du mercredi au dimanche de 12h à 17h.
Découvrez notre parcours d'œuvres en extérieur tout autour du bâtiment !
Et n'hésitez pas à partager vos impressions sur nos réseaux sociaux
#lesabattoirs



👁️ 113 30 partages

👍 J'aime 💬 Commenter ➦ Partager

👤 Écrivez un commentaire...

5.

Théâtre Sorano
9 janvier · 🌐

📍📺📺 Retour en images et en vidéos : "jeanne_dark" de Marion Siéfert en direct devant le Sorano sur écran géant 📺

Judi 7 janvier, le spectacle de Marion Siéfert "jeanne_dark" créé à la fois pour le théâtre et Instagram, a joué sur le plateau du Sorano et simultanément à l'extérieur, grille baissée, devant la façade du théâtre, la représentation était diffusée sur un écran géant installé pour l'occasion.
Un live unique et inédit pour faire vivre "jeanne_dark" outside !

📺📺 Dans l'objectif de Gabriel Perez et Dylan Plaser 🧑🏻‍🎤
📺📺 + de vidéos sur notre chaîne YouTube 📺 <https://urlz.fr/eEO3>





👁️ 94 4 commentaires 7 partages

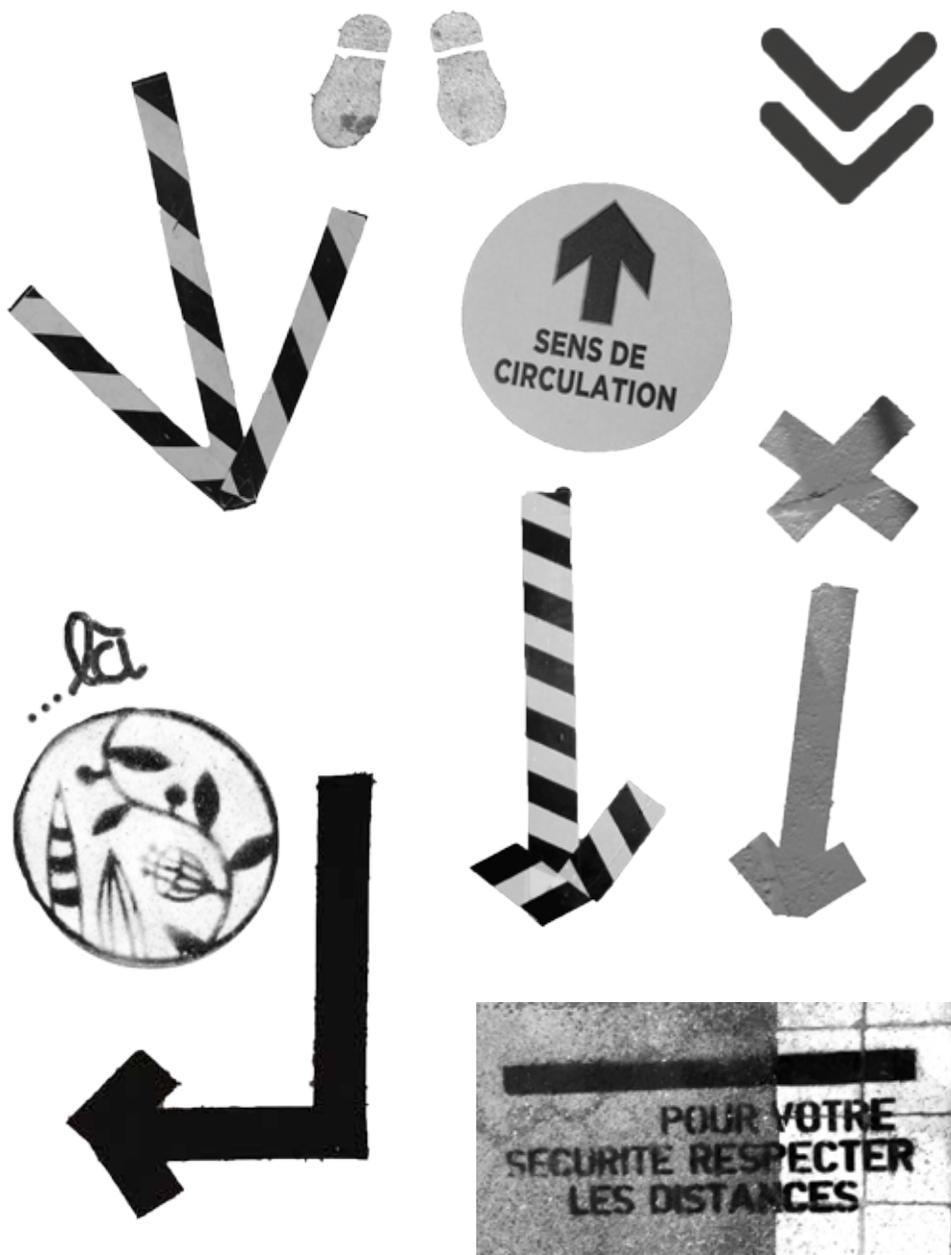
👍 J'aime 💬 Commenter ➦ Partager

Les plus pertinents ▼

6.

Voies à sens multiples

Sens urbain	17
Marquages, écritures, signalisations : le graphisme aménage l'espace.	21
* <i>Mots, Noms</i>	39
* <i>Phrases, Récits</i>	48
Itinérance d'énonciations : une redécouverte de l'espace public urbain.	61
* <i>Parcours</i>	63
* <i>Itinéraire, signe, balisage</i>	65
Une mise en mouvement signifiante	76
Annexes	81
* <i>Sources</i>	82
* <i>Théo Mouzard du Collectif ETC</i>	84
* <i>Annabelle Eyboulet du Collectif Bruit du Frigo</i>	94
* <i>Luc de Fouquet du Collectif SuperTerrain</i>	98



(4)

(4) Traces photographiques de la signalétique réalisée en conséquence de la pandémie.

La crise sanitaire et les restrictions qui en ont découlé, nous ont imposé des changements rapides et radicaux. Limités spatialement, temporellement et affectivement, nous étions coincés dans nos habitations et nos villes. Les confinements et couvre-feux successifs, ont réduit les relations entre les habitants eux-mêmes. Il a fallu trouver des moyens de communications alternatifs et réinventer nos quotidiens avec de nouvelles activités, nous nous sommes soutenus de manière spontanée via nos écrans mais aussi nos fenêtres. L'espace public a été réinvesti par ses habitants, lors des sorties journalières réglementées, et les institutions culturelles (théâtres, cinémas, musées, librairies, associations...), en manque d'activités professionnelles, ont su rebondir pour proposer des rencontres avec leurs publics. On constate donc après deux ans que les rapports vis-à-vis de notre territoire quotidien qu'est la ville ont été modifiés à différents niveaux. Les barrières entre privé, personnel et public sont devenues poreuses.

¹ Ehrlilholzer
Regula,
Means to an End,
Everyedition,
Allemagne, 2021.

Le phénomène graphique marquant de cette pandémie est les marquages réalisés au fur et à mesure des dernières directives de conduite données par les gouvernements. La collection de signes et d'images qui les compose est riche de flèches, lignes, points, boîtes, empreintes de pas, installations, systèmes de comptage, points de désinfection, etc. Les particuliers, professionnels, institutions se les sont appropriés et les ont apprivoisés. Regula Ehrlilholzer, dans son édition *Means to an End*, nous résume qu'ils sont exécutés principalement par des personnes sans aucune formation ou expérience professionnelle en communication visuelle. C'est un bon reflet de la variété infinie d'efforts et de solutions. De plus, ils racontent bien l'histoire d'une époque où l'on ressent l'urgence, où les gens doivent prendre les choses en main, vite¹. Ils sont partout sous différentes formes et matières : scotch, craie, imprimés sur des feuilles, kraft, bandeau... Ils s'infiltrent jusque sur la couverture du *Graphisme en France n°27*², avec cette grande flèche orange sérigraphiée. Ces formes et ces signes font partie d'un langage de la mobilité, ils aménagent nos déplacements dans l'espace public. Par le passé, ils venaient sous forme d'invitation à les suivre. Aujourd'hui, ils ont été utilisés, majoritairement, sous forme d'injonctions. Ils structurent les espaces et les lieux publics par des règles strictes.

² Boyer Élodie,
Bruinsma Max,
Pérez Éloïsa,
*Graphisme en
France n°27*,
*Design graphique
et société*,
éditions
Centre national
des arts
plastiques,
Paris, 2021.

Les institutions culturelles ont rapidement l'envie de garder des traces du déroulement de cette période insolite. En avril 2020, le Mucem de Marseille lançait une grande

collecte participative autour des vies confinées nommée *Vivre au temps du confinement*. En regardant cette exposition numérique, la *carte de périmètre de sortie* prise par la photographe Joëlle Hallou m'a interpellée. Cette carte parle à tous, elle nous montre le rayon d'un kilomètre autorisé pour nos déplacements et nos tactiques de contournement. Avec ses mots, elle nous fait ressentir exactement le déroulé de nos sorties autour de nos domiciles, « *Les accidents du tracé urbain, la toponymie des rues, les équipements de l'espace public balisent les échappées, offrent des points d'intérêt inédits dans l'espace pourtant si familier de notre environnement immédiat* ». ³ Ces limites ont été intériorisées et nous ont obligés à avoir un autre rapport à nos quartiers, résidences, cités, notre voisinage et notre espace public.

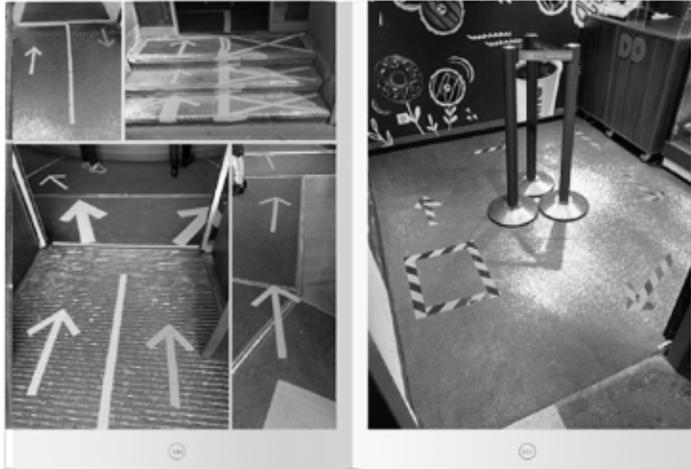
L'envie et le besoin de mots, de phrases, d'images montrent que ces formes animent et participent au renouvellement de nos villes. Les petits mots collés aux fenêtres des voisins devenaient le nouvel exotisme de proximité et le tag de la rue d'à côté, la nouvelle manifestation d'art sur laquelle s'extasier. La place du graphisme dans la société a été mise en avant puisqu'en effet il ne s'agissait plus de discuter mais de faire preuve de pédagogie, de « faire comprendre ». Le graphisme peut être le véhicule didactique du pouvoir afin de garantir un équilibre et un apaisement des habitants. Cette pandémie et ces expériences de privations ont apporté une prise de conscience de l'emprise que nous pouvons avoir sur l'espace public, en tant qu'individu. L'injonction à rester près de chez soi a mué notre espace public en source nouvelle d'exploration, d'aventures et de découvertes.

Il s'agira donc d'étudier, à travers des cas de travaux variés et d'études de terrain, le graphisme comme aménageur de nos espaces publics urbains quotidiens et comment cet aménagement déclenche différents regards et mise en mouvement. Ces exemples ont les mêmes principes, celui du faire ensemble respectant le savoir qu'ont les entités et les habitants sur leurs lieux de vie et la volonté d'une réappropriation/réhabilitation de nos espaces publics urbains. On va voir **comment le designer graphique peut accompagner cette envie collective d'aménagements et de déplacements alternatifs par le biais de mots, de récits, de signes, de cartes, de guides et d'une mise en mouvement des corps.**

³ Hallou Joëlle,
*Carte de périmètre
de sortie,*
Collection
*Vivre au temps
du confinement*
du Mucem, 2020.



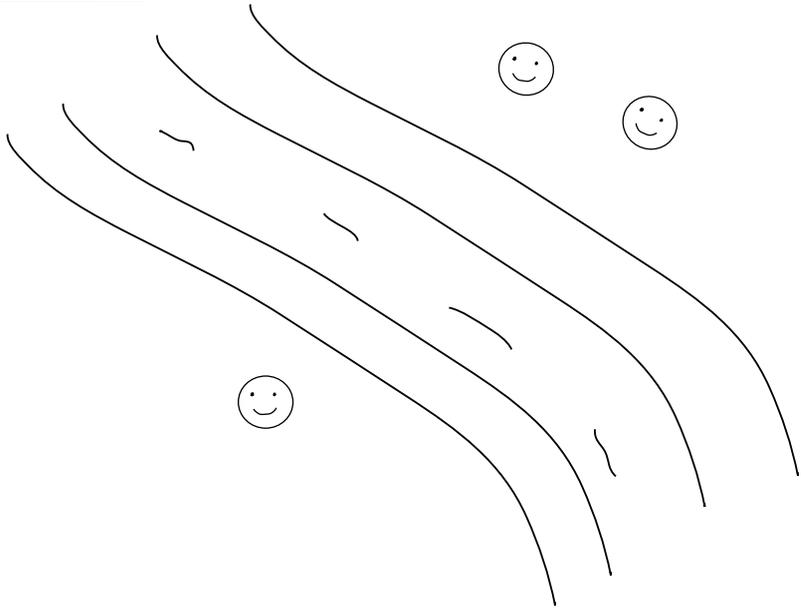
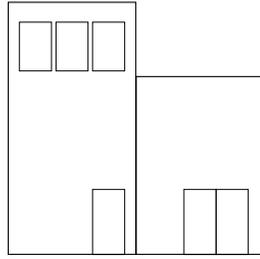
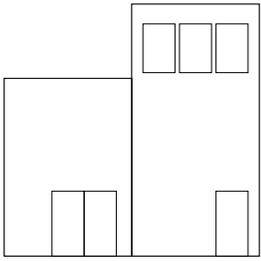
(2)



(3)

(2) Couverture du Graphisme en France n°27.

(3) Double page de Means to an End.



*Marquages, écritures, signalisations :
le graphisme aménage l'espace.*



(8)

(8) Double-page de l'édition *Scriptopolis*, partie Surface, Mobilier Urbain.

⁴ Paquot Thierry,
L'espace public
sur cairn.info,
2009, p.3 à 9.

⁵ Ibid.

⁶ Certeau,
Michel de,
*L'Invention
du quotidien*,
Union générale
d'éditions, 1980.
I.Arts de Faire.
Chap.VII Marche
dans la ville

⁷ Perec Georges,
Tentative d'épuisement d'un lieu parisien,
Éditions Bourgeois
Éditions Centre
national des arts
plastiques, Paris,
2013.

D'après *l'espace public* écrit par le philosophe Thierry Paquot, « *l'espace public urbain représente l'entière des espaces communs qui sont à l'usage de tous* »⁴; où est présent un flux de passage, d'interactions, de partages, de circulations, de liaisons, de relations, d'échanges et de rassemblements entre différents individus. C'est un espace social qui suit les transformations de la société. Il n'est pas géographique ou territorial. Il est « *champ de possibilités* » au-delà de circuler : celles de manifester, d'échanger, de s'exprimer... Sa liberté est définie constitutionnellement et est restreint par des lois, règlements et pratiques. Les espaces publics ou lieux publics sont physiques, localisés et délimités. Ils peuvent être « *appropriés par des personnes privées (une personne sur un banc dans un parc) ou partagés collectivement (le trottoir..)* »⁵. On peut y trouver des espaces ouverts de circulations et/ou de rassemblements : les places, les rues, les espaces verts, les berges de fleuves... Les espaces clos qui accueillent du public, donc les lieux publics, en font partie même s'ils appartiennent à un centre commercial, un musée ou une résidence sécurisée privée. En effet, il y a de la communication du fait que les gens sont en relation. Habituels, touristes, occasionnels se croisent, se saluent, conversent, font connaissance, se quittent, s'ignorent, se heurtent... Le philosophe et historien Michel de Certeau écrit dans *l'Invention du quotidien* « *Les jeux de pas sont façonnages d'espaces. Ils trament les lieux.* »⁶ Nous traversons notre espace public plus que nous ne prenons le temps de le regarder. George Perec, à travers son livre *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* sorti en Octobre 1974, nous incite en toute simplicité et nous écrit la démarche qu'il a réalisée pour rafraîchir son espace public qu'il foule tous les jours. Pendant trois jours consécutifs, sur la place Saint-Sulpice à Paris, il s'installe à différents moments de la journée et il note ce qu'il voit : « *Des gens, des voitures, des bus, le temps, ce qu'il mange et boit... Cette place d'une grande ville devient un lieu d'observation privilégié du rien ou du presque rien* »⁷. Les faits insignifiants du quotidien. La manière dont on interagit avec notre espace public peut donc se renouveler selon comment nous l'abordons.

Les espaces publics sont décrits comme de véritables endroits qui « *regorgent de signes et d'inscriptions: affiches, enseignes, panneaux publicitaires, inscriptions, graffitis, autocollants, marquages, écrans, signalétique* »⁸ dans *Écologie graphique et Signalétique urbaine* écrit par les graphistes Jérôme Denis et David Pontille. En 2009, les chercheurs Marie Alauzen, Jérôme Denis, David Pontille et Didier Tornay se réunissent et créent le site internet *Scriptopolis* qui devient un véritable observatoire des écrits urbains.



OBÉSITÉ

Les écrits apposés dans l'espace urbain entrent en concurrence les uns avec les autres. Le plus souvent, une affiche en recouvre une autre ; il arrive aussi qu'avant d'apposer son écrit on fasse le ménage, soit en retirant le ou les écrits précédents, soit en repeignant ou en collant un nouveau support (comme on le fait par exemple dans les tableaux d'affichage municipaux). Ici, c'est l'accumulation qui domine : affichette sur affichette donnent au poteau de signalisation routière un aspect d'obésité graphique. Au printemps on procédera au grand nettoyage, mais pour l'instant, l'important est que sur ce poteau et ceux alentour du centre de vie étudiante, les étudiants puissent disposer de ces écrits et s'en emparer facilement. Surtout, ce ventre est un appel à déposer de nouvelles inscriptions. Au point qu'on pourrait considérer que ce poteau est comme ces papiers autocollants que l'on place dans les cuisines pour attraper les mouches : un piège à écrit.

En 2019, une imposante compilation est publiée aux éditions Non Standard. Cette édition montre 750 pages d'inventaire de ces marquages, écritures et signalisations, elle n'a pas de texte introductif ni de table des matières, il faut tracer notre propre route à travers les images (de post-it, interphone, compteurs) et les textes qui les accompagnent. Dans la partie intitulé *Ordonnancement*³⁹ de l'édition *Scriptopolis*, on nous explique qu'une grande part des objets graphiques présents dans notre espace public contribue à l'ordonner. *Delete! Delettering the public space*, imaginé par Steinbrener/Dempf & Huber, est un projet où les enseignes, panneaux et pictogrammes du 7^e district de Vienne en Autriche ont tous été masqués sous des emballages jaunes durant deux semaines. Ce masquage montre que les systèmes d'éléments graphiques que ce soit directionnels ou autre veulent rendre compte d'une certaine « *intelligibilité de l'espace* ». Sans eux, l'espace public serait pauvre que ce soit visuellement ou sensoriellement...

Les « *villes modernes* », selon Thierry Paquot dans *L'Esthétique des villes*, sont « *construites dans une esthétisation généralisée et ont été impactées par la mondialisation: forte densification, une mobilité facilitée et accessible, une consommation de masse, l'apparition des nouvelles technologies dans l'espace urbain* »⁴⁰. La ville moderne a été rationalisée et aménagée pour qu'elle soit fonctionnelle. Elle doit aussi être « *attractive* » afin que les touristes viennent la visiter. Le service d'urbanisme de chaque ville essaie d'allier les beautés anciennes et les exigences modernes. Ainsi, si on met de l'importance dans la façon dont l'espace est aménagé physiquement, il en faut tout autant pour son aménagement visuel.

La place du pont neuf se situe entre le quartier du Capitole et celui des Carmes. Elle est en plein centre historique de Toulouse. Elle sert de croisement à 8 rues: le Pont-Neuf, Quai de la Daurade, Quai de Tounis, Rue Lanternières, Rue Peyrolières, Descente de la Halle-aux-Poissons, Rue des Couteliers et la Rue de Metz. L'architecture est assez homogène, on y retrouve un mélange d'immeubles particuliers datant de la Renaissance et d'immeubles modernes. Cependant, il y a un fort contraste entre cette architecture et la présence de 3 voies de circulations routières intenses qui participent à ce mélange hétéroclite de l'occupation de l'espace... Flux d'informations, de circulations, cette place est le centre de tous les modes de transports (voiture, bus, navette, vélo, trottinette, marche...). Bordée de bars, cafés, restaurants, ainsi que de quelques commerces de proximité, la place ne constitue

³⁹ Denis Jérôme, Pontille David, Artières Philippe, Torny Didier, Alauzen Marie, *Scriptopolis*, Éditions Non Standard, Paris, 2019.

⁴⁰ Magne Emile, *L'Esthétique des villes*, Éditions In Folio, Suisse, 2012. Introduction de Paquot Thierry, p.13.



(7)

(7) *Delete! Delettering the public space* imaginé par Steinbrener/Dempf & Huber.
7^e distric de Vienne en Autriche.



⁽⁶⁾ Double-page de l'édition *Toulouse*, Collection Cartoville, Gallimard, 2020. ISBN 2742459944

pas un espace offert à la flânerie... Les passants, les cyclistes, les livreurs la traversent à toute vitesse, les travailleurs adoptent une marche rapide, les touristes s'arrêtent sur le pont pour regarder la vue, les voitures klaxonnent, les bus s'imposent sur la chaussée, tout le monde est de passage...

L'analyse de l'ambiance graphique de la place du pont neuf à Toulouse me permet de former des catégories, de voir et appréhender les différentes manifestations d'écritures et de communications dans un espace public urbain. Elle rend compte de plusieurs types d'aménagement dont il est composé. On constate une variété dans les formes énonciatives que prennent les écrits : personnels, publics, intimes ou professionnels... Chaque acte d'écriture est propre à la ou aux fonctions qu'il occupe, la ville dépend des noms, des mots, des signes et symboles qui la hiérarchisent et l'ordonnent sémantiquement dans sa surface. Ils sont offerts à la perception de chaque passant ou utilisateur, ils les affectent d'un sens qui n'est pas forcément le premier. C'est comme une *« géographie de sens qui plane au-dessus de la ville, totalement décollée des lieux »*⁴¹. La façon dont ils sont mis dans l'espace est réglementée et nous avons intériorisé ces principes et règles.

⁴¹ Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*, Union générale d'éditions, 1980. *I.Arts de Faire. Pratiques de l'espace.* p.158

⁴² Denis Jérôme, Pontille David, Artières Philippe, Tornay Didier, Alauzen Marie, *Scriptopolis*, Éditions Non Standard, Paris, 2019. p.XVII.

On retrouve des écrits *« fonctionnels normatifs »* instaurés par les institutions qui aménagent cet espace public. En premier lieu, il y a l'ensemble des signes de signalisations, des feux routiers, des écritures de voiries, des panneaux d'informations municipales servant aux déplacements et présents dans un but informatif. Les signes de signalisation sont entièrement tournés vers l'action de ceux qui les lisent. *« Ils agissent et font agir. »*⁴² Les signes de signalisations, de marquages servent à la direction mais aussi à le rendre intelligible et à délimiter des zones. Ils composent un milieu de circulation et d'orientation. Ils sont reconnaissables par rapport à des conventions : telle forme de trait ou telle couleur... Le système des réseaux (eau, gaz..) vient indiquer la présence de chaque élément, il peut être présent sur le sol, les poteaux et via le biais de différentes formes : les plaques d'égouts, les plaques électriques, les patchs de couleurs... La signalisation, les panneaux comprennent des mots assez courts, ils doivent être lus et informer les utilisateurs. C'est un aménagement qui se crée dans la rapidité et l'efficacité. Tout comme les lignes, les traits, les marquages au sol qui sont présents pour réguler nos mouvements. Il y a ensuite des phrases plus longues composés de plusieurs mots : *« ici est mort »*, *« ici naquit »*, qui sont souvent apposées sur des plaques touristiques ou patrimoniales : là c'est l'installation des mots qui va donner envie de s'arrêter à



(9)



l'endroit précis où ils sont posés.

Les écrits culturels de la place servent aussi à comprendre la topographie, le passé de cette place, ils sont présents dans un but touristique et patrimonial. Les plaques des rues indiquent des noms et servent à l'orientation comme des repères. Les balises des chemins de randonnées spécifiques, comme ceux de Saint Jacques de Compostel ou encore du GR, sont discrets mais bien présents pour les personnes qui les recherchent. Les plaques commémoratives, mémoriales patrimoniales historiques servent à se rappeler le passé du lieu où elles sont posées et elles sont bien souvent plus imposantes que les plaques de rues. Souvent elles se fondent dans les lieux car elles viennent s'apposer sans fort contraste avec les couleurs présentes sur les lieux. La discrétion patrimoniale est souvent opposée aux communications privées et aux actes d'écritures personnels, spontanés qui sont arrachés, retirés ou effacés régulièrement, changeants. Les communications privées telles que les enseignes viennent par la suite indiquer des lieux en donnant de loin leurs noms et parfois leurs activités. Tout comme les panneaux de signalisations, ils comprennent des mots courts qui sont lus et qui informent rapidement. Les panneaux publicitaires, eux, sont amenés à changer régulièrement, ils sont affichés par le biais des panneaux JCDecaux, les écrits peuvent être publicitaires, institutionnels, culturels, politiques...

Ce sont des écrits commerciaux.

C'est généralement dans ces écrits que le graphiste s'exprime le plus et où il est le plus attendu.

Le collectif de graphistes SuperTerrain, s'inscrit dans l'espace public *« en passant par les affiches réalisées pour des institutions. C'est dur de se faire une place dans les images de l'espace public. C'est pour ça qu'on aime autant faire des affiches pour des théâtres... C'est un des émetteurs qui met nos images dans l'espace public avec des conditions qui permettent d'être vu. C'est un moyen simple et efficace avec peu de contrainte. L'intégration de la signalétique est plus délicate, la ville est un milieu dense où se côtoient déjà beaucoup d'écrits. La signalétique peut être considérée comme actrice de la saturation informationnelle des espaces publics »*.

Seulement, les images se dressent mais le graphiste n'en contrôle et ne choisit pas vraiment la place qu'elles auront et où elles seront intégrées. On peut donc se demander comment le graphiste peut-il s'intégrer ailleurs? Et sous quelles conditions peut-il agir sur l'espace public?

Les actes d'écrits libres sont réalisés dans un but personnel (personnes lambda, graffeurs, artistes etc) ou collectif (par des commerces, associations etc), pour un événement

H
O
T
E
L
des
Beaux
Arts

ASSERIE



L (BUS)

Point Next

14
17
18
19

(10)

de la République



AN ASSOCIATION DE JEUNES
UNIVERSITAIRES
DE
PARIS
13
EST
LA
BIEN
VENU
DE
VOTRE
COTE

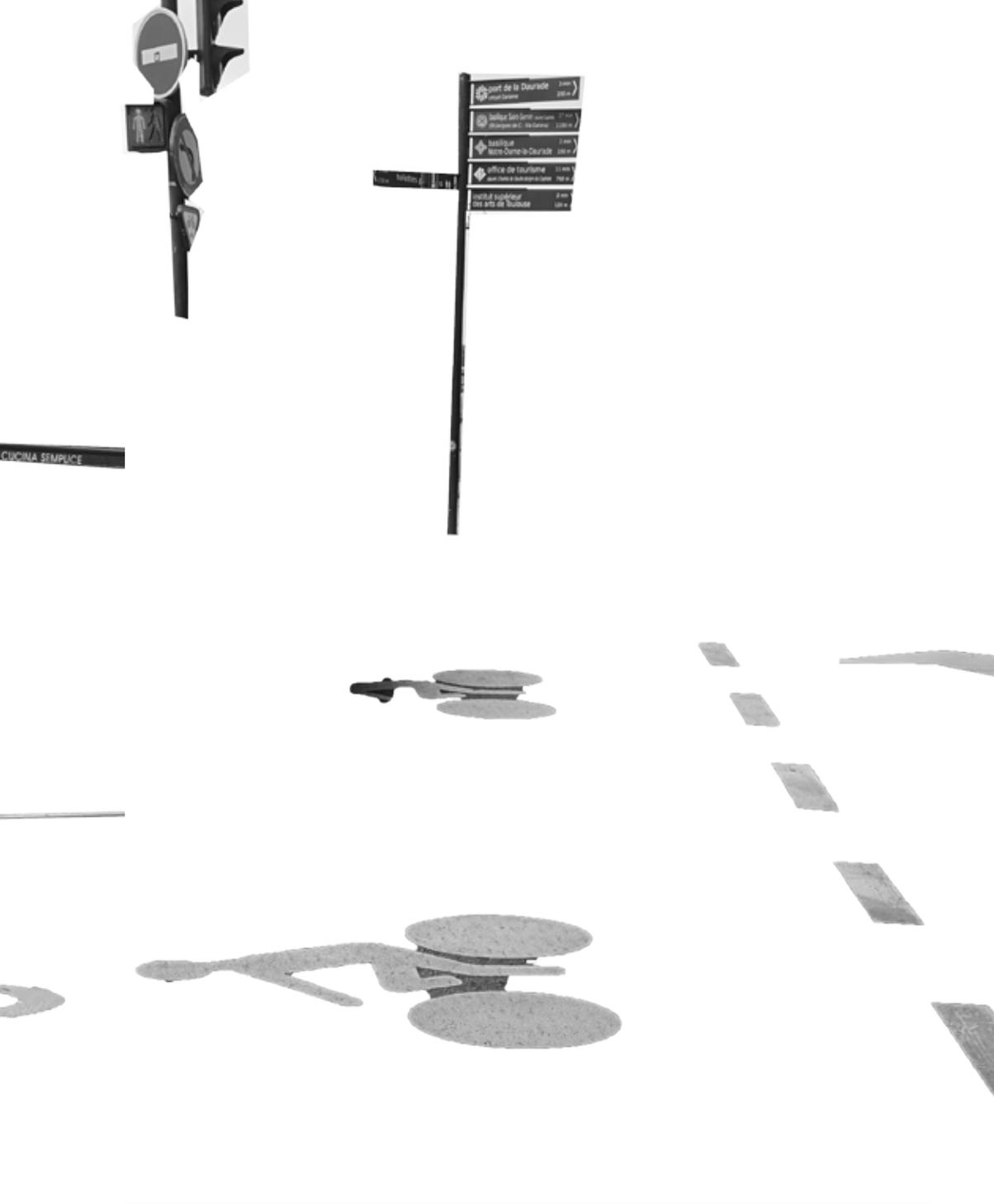
**COLLECTIF
PALESTINE
VAINCRA**
pour une justice sociale
et une libération de la terre

**FRENTE
CUMBIERA**

Festifolia
2014-2015
du mardi au dimanche
19h30 - 23h30
Grands Espaces
de la Préfecture

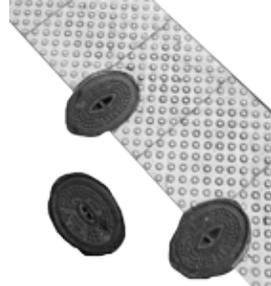
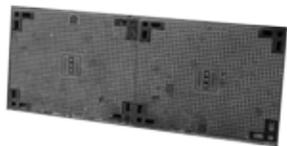
Calsonic
AUDIOFASION31
PARIS 13

HOTEL DES BEAUX ARTS



(9) (10) (11) (12) Relevé photographique personnel réalisé sur la place du Pont-Neuf.

Le Filochard



PLACE
DU
PONT NEUF
PLACE
DEL
PONT NOU

PLACE
DU
PONT NEUF

PLAÇA
DEL
PONT NOU

PLACE
DU
PONT NEUF

PLAÇA
DEL
PONT NOU



COMMEMORATION DU MILLENAIRE CAPETIEN
1092 - 1992
- par
Monsieur le Duc d'Anjou
Dominique Bourde Maître de Toulouse
2 mai 1992



← 1.4 km Pont des Catalans
← 0.3 km Place de la Daurade



(sororité, solidarité, politique etc), une publicité, faire circuler une information ou simplement par pure envie. Les stickers, collés un peu partout sur la place, sont des bons exemples pour montrer comment une communication publicitaire peut marquer un espace public. L'espace public est marqué par des écrits fonctionnels, normatifs et culturels qui changent globalement peu mais aussi par des actes d'écritures libres et commerciaux qui eux sont en constante mutation.

⁴³ Denis Jérôme, Pontille David, Artières Philippe, Torny Didier, Alauzen Marie, *Scriptopolis*, Éditions Non Standard, Paris, 2019. p.V.

Les actes d'écritures sont donc multiples et varient selon l'endroit et l'usage que l'on doit en faire, ils sont poreux et sont amenés à se mélanger dans leurs spécificités. L'édition *Scriptopolis* note que « *les aspects esthétiques, mémoriels, sécuritaires prévalaient jusqu'alors mais les exigences commencent à être plus larges afin de souligner les risques de saturation visuelle et informationnelle des espaces urbains* »⁴³. Ils sont « *contrôlés selon l'aménagement ou ils viennent intervenir et leur espace d'exposition est limité* »⁴⁴. Les écrits entretiennent des relations ou il est question de coopération, de lutte... Béatrice Fraenkel, dans *Écritures exposées*, écrit « *Leurs présences marquent l'environnement, balisent l'espace, le transforment* »⁴⁵.

⁴⁴ Ibid. p.IV.

⁴⁵ Fraenkel Béatrice, *Les écritures exposées sur peersee.fr*, 1994.

Ils visent à en donner des clefs de lecture, à en proposer de possibles interprétations et à guider l'expérience de chacun. « *L'existence des écrits, leur force, leur valeur reposent en partie sur un engagement corporel où les mains, les jambes, les doigts jouent un rôle tout aussi important que les yeux* »⁴⁶. Dans cette idée, il est question de l'acte de faire des écrits mais l'acte de le mettre en action respecte tout aussi ce rôle, lorsque nos yeux observent un écrit et que nos corps bougent en fonction... On comprend que les actes physiques, réalisés pour les produire et les activer, sont déterminants dans la façon dont ils agissent sur un espace.

⁴⁶ Denis Jérôme, Pontille David, Artières Philippe, Torny Didier, Alauzen Marie, *Scriptopolis*, Éditions Non Standard, Paris, 2019. p.III.

⁴⁷ Austin John L, *Quand dire c'est faire*, analyse du discours en pdf.

Un lieu, un endroit peut donc dépendre d'un écrit et inversement.

« *Un acte de langage est un moyen mis en œuvre par un locuteur pour agir sur son environnement par ses mots* »⁴⁷. Ces actes de langage sont catégorisés à partir de leurs but : citer, informer, conclure, donner un exemple, décréter, déplorer, objecter, réfuter, concéder, conseiller, distinguer, émouvoir, exagérer, ironiser, minimiser, railler, rassurer, rectifier... son ou ses interlocuteurs.

L'acte de langage est comme n'importe quel autre type d'acte : il a un but (aussi appelé intention communicative), un pré-requis, un corps (c'est-à-dire une réalisation) et un



VOUS PENETREZ DANS CETTE ENCEINTE A VOS RISQUES ET PERILS



Chien méchant



(13)

(13) (14) Relevé photographique réalisé par la promotion 2020-2022 Design Graphique de l'isdat à Grisolles.

effet. La signification des énoncés dépend de là où ils sont mis en place, de l'objet sur lequel ils sont écrits et du lieu où ils sont posés. Cela conditionne largement l'interprétation du message délivré, au-delà de la compréhension de son contenu.

⁴⁸ Fraenkel

Béatrice, *Actes
d'écriture: quand
écrire c'est faire*
sur cairn.info,
2007.

Mots, Noms

Le relevé photographique de marquage « *Chien méchant* », réalisé dans la ville de Grisolles lors du Workshop Genius Loci 2021 au musée Calbet, nous met en évidence l'impact qu'à un acte d'écriture. Ces pancartes, avec leurs diversités d'esthétiques, soulignent bien à quel point ces actes d'écritures existent depuis plusieurs années. « *Chien méchant* » décourage, informe, avertit les visiteurs et étrangers qu'il y a un chien en liberté. Il les protège eux et les propriétaires des chiens s'il y a le moindre problème. Le panneau est détourné dans son énonciation pour paraître moins hostile et parfois plus humoristique. Ce panneau n'est pas obligatoire, les propriétaires ne sont pas imposés de l'afficher avec une loi mais il a une vraie valeur d'aménagement, il peut servir en cas de morsure d'un visiteur en faisant valoir l'avertissement mis à l'approche de la propriété gardée. La principale raison qui incite les propriétaires à afficher un panneau attention chien méchant est de pouvoir sécuriser à la fois les biens et les personnes. « *Pelouse interdite* », « *défense d'afficher* », les lieux dotés de ces pancartes deviennent interdits, les maisons, les pelouses protégées. Le statut des sites (leurs valeurs) sont modifiés. Les pancartes avec ces écriteaux deviennent des signaux d'où plusieurs conclusions peuvent être tirées : *est-ce qu'un chien est présent ? est-ce qu'il est en liberté dans le jardin ? Si il y a un chien, il faut faire attention à ne pas l'écraser ? Est-ce qu'il est agressif ?*⁴⁸

Un espace est en relation avec les écrits qu'il contient et les écrits sont déterminés par l'espace où ils viennent se positionner. Tout comme les signes et la communication déterminent une ambiance et la perception qu'on aura de cet espace. *L'enseignement de Las Vegas* est une édition écrite par les architectes Robert Venturi, Denise Scott Brown et Steven Izenour, paru en 1971. Elle retranscrit l'entièreté de la méthodologie de ce programme d'étude qui est menée par neufs étudiants en architecture et deux en art graphique. Ils expliquent que l'architecture devrait apprendre à s'ouvrir à d'autres goûts, valeurs et concevoir différemment la place de l'architecte à l'intérieur de la société. Ils étudient comment le symbolisme et l'esthétique prennent leur place à travers l'étude des enseignes de Las Vegas « *Le signe*



ATTEN

**CHI
E
LIBE**

S'il se
jetez-vous
et attendez



**S'il n
pas: co**

ATTENTION !!



**LIEN
N
ERTE**

montre :
sur le sol
du secours

'arrive
urage...



graphique dans l'espace est devenu l'architecture de ce paysage »¹⁹. Le collectif ETC est un groupe d'architectes constructeurs qui utilisent les champs de l'architecture, de l'art et de l'urbanisme. Ils rassemblent des énergies autour de dynamiques de questionnement et d'activation d'espaces communs. Accompagnés des graphistes indépendants Julie Baillieul et Diane Bousquet en 2013, ils mettent cela en œuvre de façon caricaturale et par la citation directe dans le projet *Las Vegas Crugny*. Le but du projet est de réinterroger le sort de certains espaces laissés à l'abandon en amorçant un dialogue avec les habitants. Le lien urbain / rural a voulu être interrogé en réalisant un parallèle architectural et graphique entre Crugny et Las Vegas. Ils réalisent différentes installations avec la production d'une signalétique variée et inspirée des codes graphiques de Las Vegas. Les enseignes viennent s'accrocher sur les structures en bois mises en place et deviennent importantes encore pour communiquer. Le graphisme peut donc participer de l'aménagement d'un espace public urbain : *«...il faut remarquer que ce sont essentiellement les enseignes de la grande route qui, par leurs formes sculpturales ou leurs silhouettes picturales, par leurs positions particulières dans l'espace, leurs configurations infléchies et leurs significations graphiques, donnent des points de repère et unifient la megatexture. Elles établissent des connexions verbales et symboliques à travers l'espace et communiquent en quelques secondes... »* ; *«L'enseigne est plus importante que l'architecture* »²⁰.

Le marquage des lieux dans le cadre d'aménagement participatif permet d'évoquer une histoire. En mettant des mots, des noms sur un lieu, on lui donne un sens et on lui définit une identité. Lors de l'entretien réalisé avec le graphiste Luc de Fouquet du collectif SuperTerrain, il explique que qualifier un lieu va aider pour intriguer, interpeller et pousser la curiosité des habitants et potentiels utilisateurs de cet espace. Dans le projet *Cité de Chantier* avec le collectif ETC, le premier acte de signalétique créé est de fabriquer une enseigne qui permet de donner son nom à cette grande halle de Colombelles. Le collectif passe par un nom visible de tous sur la façade : cette écriture lumineuse devient un symbole. Cela permet de rendre compte de sa présence. Au-delà du projet de mobilier et de l'acte de nommer, la forme et l'esthétique peuvent jouer un rôle majeur dans l'interprétation des lieux. On peut évoquer un univers rien qu'avec les typographies et les couleurs.

On remarque donc que le designer graphique est appelé dans le cadre d'aménagement participatif pour ses

¹⁹ Venturi Robert, et al. *L'enseignement de Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale*. P. Mardaga, 1978. p.23

²⁰ Ibid. p.27



(16)



(18)

(16) Venturi, Robert, et al. *L'enseignement de Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale*. P. Mardaga, 1978.

(18) SuperTerrain, Collectif ETC, *Cité de Chantier*, 2018, Caen

compétences de communication et de mise en forme autour d'un projet déjà pensé. Les collectifs pluridisciplinaires, interrogés lors d'entretiens, sont composés essentiellement d'architectes, designers, illustrateurs et/ou artistes. Lorsqu'on leur demande la place du designer graphique dans leurs projets, les réponses sont assez similaires. Pour le temps de la réflexion ou le projet est mis en place et posé, le designer graphique n'est pas convié. Il arrive souvent lorsqu'il est décrit comme « *important pour l'esthétique* ». La discussion avec Luc de Fouquet du collectif SuperTerrain nous confirme que le designer graphique est appelé en renfort d'une idée déjà précise d'un projet, et uniquement sur une partie spécifique et liée à sa discipline.

Pour autant, Max Bruinsma, dans *Le Design est-il social ?*, explique que « *l'importance de son savoir artisanale, de son expérience professionnelle qui amène à une meilleure compréhension des conditions locales d'un espace où il est question de s'inscrire* »²⁴. Cela pourrait laisser supposer que le designer graphique aie sa place dans les réflexions plus en amont du projet. Le design graphique permet une restitution intelligible de tous, il peut aider à la mise en place de réflexions communes, à collaborer, à repenser les usages à travers des dispositifs didactiques.

En effet, Noélie Dayma, à travers son mémoire *Faire avec*, montre que la place du designer graphique peut-être dès le processus de création, du faire ensemble et aide pour la réalisation d'une démarche collaborative. Ainsi, le collectif Ne Rougissez Pas place le designer graphique en amont, il est essentiel, et aussi important que d'autres savoir-faire. Il participe aux échanges réalisés avec les commanditaires et les acteurs du territoire (associations), il intervient comme « *facilitateur d'interventions culturelles en créant des modes de participation ludique* »²⁵. Dans la lignée de Grapus et le collectif Ne pas plier, le collectif Ne Rougissez Pas revendique un « *design social* », « *d'utilité publique* ». Composé de graphistes, designers, cinéastes et aussi fabricants, artisans, leur démarche artistique s'articule autour d'idées précises : le faire ensemble et la coopération, le territoire par l'imprégnation avec sa prise en compte des liens, des histoires existantes.

Leur projet *Balade en Ardoinois* est une série d'interventions graphiques réalisées par les habitants de Vitry-sur-Seine. Ne Rougissez Pas vient en tant que guide, il se positionne comme donneur de clés pour permettre aux habitants de s'exprimer par des procédés graphiques. Dans ce projet, les participants sont invités à imaginer une fiction en utilisant un carnet de découvreurs qui contient des exercices visuels proposés au fil d'un trajet. Ils activent des signes dans un

²⁴ Bruinsma Max
Graphisme en
France n°27,
*Design graphique
et société :*
*Le design
est-il social?*,
éditions Centre
national des arts
plastiques, Paris,
2021. p.18.

²⁵ Bruinsma Max
Graphisme en
France n°27,
*Design graphique
et société :*
*Le design
est-il social?*,
éditions Centre
national des arts
plastiques, Paris,
2021. p.19.

espace public et racontent une histoire pour les futurs arrivants. Cette réalisation permet un autre regard sur la ville et un nouveau paysage urbain dans cette zone industrielle des Ardoines.

Par conséquent, des mots sont utilisés et participent à la création d'un univers, d'un récit, d'une histoire, d'une fiction, permettant de donner des ancrages aux publics et d'imaginer une alternative à la réalité. Ce principe est beaucoup utilisé notamment dans le cas de réaménagement et ré-activation d'un espace public. Le projet *Les MonumentalEs*, commandité par la mairie de Paris et réalisé en 2018 par le collectif ETC, Emma Blanc Paysage, Genre et Ville (plateforme de recherche et d'action composée d'urbanistes, de sociologues, d'architectes, d'artistes) a pour but de rendre le territoire de la place du Panthéon plus égalitaire et inclusif. C'est un projet dont la conception a été faite sans les habitants mais où une dimension participative intervient tout le long du projet avec un travail de permanence pour voir quotidiennement le site, comprendre et rencontrer ses usagers, passants et habitants pour informer et sensibiliser. Dans le contexte particulier de l'entrée de Simone Veil au Panthéon, la place a reçu un mobilier gravé avec des noms de femmes qui ont marqué leurs époques. Par l'écrit, les *MonumentalEs* célèbrent les invisibles de cette place (puisque le Panthéon est majoritairement peuplé d'hommes) et évoque la place des femmes dans l'espace public. Ce mobilier créé réaménage la place, la symbolique des noms écrits renvoie à un historique, être entouré de personnes dans la même optique, avec des valeurs et envies similaires permet de donner une envergure à des idées... Ce projet montre qu'on peut rajouter des écrits, réaliser des actes d'écritures dans un espace public déjà bien utilisé.

Évoquer la place des femmes dans l'espace public trouve un écho dans la lutte générale qu'est de féminiser les noms des rues en France. *La ville faite par et pour les hommes* d'Yves Raibaud titre dès son sommaire

« 1. Nom d'une rue ! Des rues, places et avenues consacrées aux grands hommes ». En effet, il faut savoir qu'en France à peine 5% des rues et 2% des boulevards et autres avenues sont baptisés du nom d'une femme.

Il y a donc une grande sous-représentation de celles-ci dans l'espace public qui participe au sentiment de malaise qu'elles peuvent ressentir. Ces noms de femmes, mis en lumière sur la place du Panthéon, aménagent ce lieu et amènent une histoire alternative. Ils contrastent, avec ceux déjà présents, par leurs formes et la symbolique qu'ils portent.



(17)

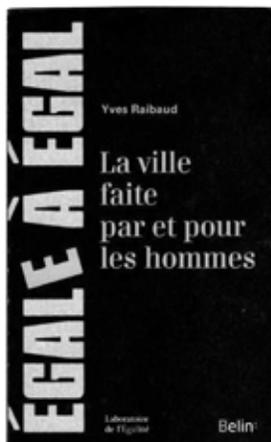


(18)

(17) *Balade en Ardoinois*, Collectif Ne Rougissez Pas, 2016, Vitry-sur-Seine.

(18) *Les MonumentalEs*, avec le collectif ETC, Emma Blanc Paysage, Genre et Ville, Albert & Co, Ligne be, réalisé en 2018.

SOMMAIRE



(19)

Avant-propos	5
<i>Le sexe de la ville, masculin ou féminin ?</i>	
1. Nom d'une rue!	9
<i>Des rues, places et avenues consacrées aux grands hommes</i>	
2. La ville des garçons	15
<i>Les garçons sont les grands bénéficiaires de l'offre de loisirs</i>	
3. Une ville, deux usages	26
<i>Les femmes ont moins d'emprise sur la ville que les hommes</i>	
4. Le harcèlement de rue, culture urbaine	35
<i>Une constante culturelle qui régule la place et le rôle des femmes dans la ville</i>	
5. La ville se construit au masculin	47
<i>La participation au projet urbain, une affaire d'hommes</i>	
6. Des voies pour une ville égalitaire	57
<i>Des collectivités montrent l'exemple</i>	
Conclusion	65
<i>Changer la ville, c'est possible, dès maintenant</i>	



(20)

(19) Raibaud, Yves. *La ville, faite par et pour les hommes: dans l'espace urbain, une mixité en trompe-l'oeil*. Belin, 2015.

(20) *Recouvrance*, réalisé par Pierre di sciullo

Avec une symbolique moins politique, les mots peuvent aussi venir jouer avec un mobilier urbain déjà existant et venir s'installer dans nos paysages quotidiens.

Le projet *Recouvrance*, réalisé par Pierre di sciullo dans un quartier de Brest en 2013, comprend cent trente et une plaques portant des anagrammes (partielles) du nom du quartier. Ces plaques sont posées sur trente-trois poteaux du système d'alimentation électrique le long de la ligne du tramway entre les stations « *Recouvrance* » et « *Capucins* » qui traverse le quartier. En plus de ces anagrammes, il y a une intrusion poétique d'explications d'expressions du type « *coeur en vrac* » = « *chagrin d'amour* ». La règle est de composer toutes ces expressions et donc ces mots à partir des lettres *Recouvrance*.

Ces mots militants, poétiques, ordinaires agissent en perpétuel mouvement dans l'esprit du citoyen joueur. Les mots sont donc fabricants d'imaginaire. Ils peuvent habiter les espaces et les aménager de façon indirecte.

Le champ d'investigation du graphiste et typographe David Poullard est l'interrogation du quotidien, l'étude des écritures exposées et les pratiques sociales qui les génèrent. Avec son projet *Ces lettres dans lesquelles on circule*, il crée une interface numérique destinée à interroger la spatialité de la lecture dans l'espace urbain. L'utilisateur est invité à déambuler dans un matériau langagier constitué de diverses inscriptions issues de rues de villes.

Depuis 2001, avec Florence Inoué et Guillaume Rannou, il questionne nos habitudes langagières, fouille les ressorts de notre oralité. Un corpus de 210 « *locutions figées* » a été mis à jour et contextualisé sous diverses formes. Tracts, affiches, collages dans les rues de Chaumont, inscription monumentale sur une façade... Ces dispositifs permettent de relancer ces expressions ordinaires dans notre environnement quotidien et toutes ces tentatives d'étirement du français convient le lecteur à s'étonner de ce qu'il pensait connaître. On comprend que ces mots peuvent être détournés, être des noms-propres, des mots du quotidien, des conjonctions, des expressions... pour ensuite, devenir des phrases.

Phrases, Récits

La phrase, projet de Ruedi Baur, avec son groupe de recherche Civic City, est longue de 10km de long, c'est un texte qui s'étend en parcourant les murs de la ville de Mons en Belgique. Le graphiste Ruedi Baur s'est toujours préoccupé de l'accaparement de l'espace public par la publicité et les avertissements officiels (panneaux indicateurs et routiers,

etc.). Il constate que l'expression publique s'y est affaiblie depuis 40 ans et il considère qu'il faut se le « *réapproprier et recommencer à y vivre, en réintroduisant la poésie* ». Pour autant le contenu de cette phrase n'a pas de rapport avec la ville et ses habitants, elle est déconnectée du lieu où elle s'inscrit mais elle incite à un mouvement.

Dans le quartier La Belle de mai à Marseille, la Folie Kilomètre²³ imagine une intervention pour l'évènement *Mémoires de la Belle. Murmures et Volubiles* tourne autour des lieux d'archives et de mémoire, il invite les habitants à partager des anecdotes, des moments qu'ils ont vécus ou qu'ils aimeraient vivre dans leur quartier. Sans pancartes ni matériaux durs, Formes vives réalise un système graphique composé d'une typographie autocollante qui facilite la participation des habitants. Les lettres directement collées aux murs pour créer des messages souvenirs tout en jouant avec l'architecture. Les différentes échelles de lettres permettent une lecture plus ou moins éloignée et de hiérarchiser le propos. Écrire ces phrases dans cet espace public ravive ces souvenirs récoltés et leur permettent de réapparaître. La Belle de mai devient un musée à ciel ouvert écrivant une mémoire collective visible de tous.

« *Les récits ... chaque jour, ils traversent et ils organisent des lieux ; ils les sélectionnent et les relient ensemble ; ils en font des phrases et des itinéraires. Ce sont des parcours d'espaces.* »²⁴

Le récit est donc un point de départ pour toucher une population et monter un projet qui active ou réactive un espace public.

Pourtant, l'organisation et l'aménagement des espaces urbains sont réglementés par les PLU (plan local d'urbanisme) de chaque ville et elles sont nombreuses. Julien Martin Varnat écrit *Explorations Urbaines* où il analyse les différentes pratiques qui se succèdent et se côtoient pour explorer la réalité mouvante des villes. Il confirme que les institutions sont souvent considérées comme les demandeuses et initiatrices de « *missions culturelles ayant pour but d'atténuer ou pacifier des problèmes qui dépassent toute politique de la ville* »²⁵. Derrière des projets de réaménagements ou aménagement de territoires et d'espaces publics se cachent toutes sortes de volonté que ce soit technique, militaire, patrimoniale, sécuritaire, politique, inclusive... Les autorités jouent souvent un rôle dans ces aménagements, et la place de l'habitant (son confort, ses rapports sociaux) et la préservation de l'environnement passe au second plan. Les autorités sont plus

²³ Collectif
de création en
espace public
fondé en 2014

²⁴ Certeau,
Michel de,
*L'Invention
du quotidien*,
Union générale
d'éditions, 1980.
I.Arts de Faire.
Pratiques de
l'espace. p.170

²⁵ Varnat
Martin Julien,
*Explorations
Urbaines*, éditions
du Commun, Paris,
2021. p.89



(21)



(22)



(23)



(24)

(21) *Ces lettres dans lesquelles on circule*, David Poullard, 2016.

(22) *L'air de rien*, *Locutions ordinaire*, David Poullard, 2008.

(23) *La Phrase*, Ruedi Baur, 2015.

(24) *Murmures et Volubiles*, *La Folie Kilomètre*, 2015.

²⁶ Varnat

Martin Julien,
*Explorations
Urbaines*, éditions
du Commun, Paris,
2021. p.89

dans une volonté de redynamiser un secteur ou un quartier délaissé pour en réactiver l'économie et faire monter sa valeur. On l'appelle « *aménagement salubre* ». « *Une conservatrice du patrimoine, un paysagiste, un collectif d'architectes, une artiste plasticienne... en plus de leurs interventions spécifiques auraient le pouvoir magique d'aider les habitantes à se « réapproprier leur cadre de vie » ou à raccommoier du « lien » par dessus les fronts de guerre sociale* »²⁶. Il est donc complexe de choisir des intermédiaires qui sauront faire le lien entre les besoins des habitants et les personnes qui agissent sur l'espace.

²⁷ Entretien avec
Théo Mouzard du
collectif ETC

Théo Mouzard explique que le collectif ETC souhaite soutenir des initiatives de changements sociaux et climatiques par l'acte de faire, il dit : « *D'abord, on va vraiment regarder qui sont les bénéficiaires du projet, pour qui on travaille. C'est la première question qu'on va se poser et un peu le premier degré d'élimination du projet. Et c'est aussi le plus complexe à déterminer parce que c'est souvent là où il y a toutes les ambiguïtés* »²⁷. Il explique les changements qui s'opèrent depuis dix ans dans les idées du collectif et notamment sur comment aborder les habitants dans leurs projets.

En tant qu'architectes, ils ne portent plus de stratégie sur le long terme par rapport aux territoires où ils s'inscrivent et ils font appel à des intermédiaires qui eux, sont sur place depuis plus longtemps. Ils viennent se positionner en soutien pour activer les projets qui veulent être mis en place, ils interviennent dans la conception et la réalisation.

²⁸ Entretien avec
Annabelle Eyboulet
du collectif
Bruit du Frigo.

Annabelle Eyboulet explique, à son tour, que le collectif Bruit du Frigo porte des projets, dans l'espace public, dont le fil rouge sera toujours la dimension participative et la valorisation des territoires. Depuis le commencement, le collectif, avec Yvan Detrez et Gabi, a pour envie de « *revaloriser les espaces et surtout d'impliquer les habitants à observer la ville, à se questionner sur la façon dont est fabriqué la ville et à en être acteur, à agir dans l'espace public, à donner son avis* »²⁸. Dans un premier cas : ils viennent soutenir des initiatives faites par des associations afin de leur permettre de montrer aux institutions « *regardez, ça marche* » et d'être soutenu financièrement. Dans le deuxième cas : ce sont des commanditaires qui viennent les chercher et le collectif fournit son expérience. Et dans le troisième : le collectif répond à des marchés publics. « *Les projets qu'on refuse : ceux qui n'ont pas de donnée participante ou bien, qu'elle y soit mais qu'elle serve uniquement à de la manipulation politique. En général, on le sent dans le phasage et le montage : ce n'est pas du tout cohérent.* » Noélie Dayma, dans son mémoire *Faire avec*, explique

l'importance de la place de l'habitant, ou tout autre acteur extérieur habituellement à un tel projet, pour rendre plus perméable et légitime des idées afin de les faire comprendre de tous.

Une autre donnée qu'ils ont évoquée est la difficulté de s'inscrire dans l'espace public. Parfois, il dépend de plusieurs municipalités à la fois et l'on comprend pourquoi la plupart des projets ne peuvent s'inscrire directement dans l'espace. L'espace urbain est défini comme « *une structure artificielle* »²⁹ qui se transforme sans cesse sous l'impulsion des hommes. Selon Michel de Certeau dans *L'Invention du quotidien*, « *l'espace est marqué de direction, de vitesse et de temps. Les villes sont planifiées et lisibles, on laisse peu de place à une expérience « anthropologique » ou poétique. Pourtant la ville se développe avec et grâce à ses habitants; les deux entités s'enrichissent mutuellement par des éléments culturels qui font naître et évoluer une identité. Elle est animée par l'ensemble des mouvements qui s'y mêlent* »³⁰. L'espace urbain est un lieu pratiqué. Ainsi « *la rue géométriquement définie par des entités (urbanisme, ingénieurs...)* est transformée en espace »³¹ par l'activité qui s'y déroule, même dans un lieu inhabité depuis des siècles : ses utilisateurs, le passage de la nature, des animaux... Les lieux vont être définis par le type de circulation qui s'y passe, par les commerces et les entreprises qui y sont présents... Le projet *Murmures et Volubiles* permet de se rendre compte qu'en réactivant une mémoire de territoire avec ses habitants, la forme finale utilisée réunit des phrases qui permettent de raconter une histoire. On en déduit que l'histoire peut parfois venir s'inscrire directement dans l'espace qu'elle raconte -comme dans ce projet- mais qu'elle peut aussi être transmise par le biais d'outils qui invitent au déplacement, au mouvement. Les outils évoqués peuvent être une carte ou un guide, ils sont porteurs d'un récit qui nous met en marche.

La carte est régulièrement utilisée par les collectifs et les personnes voulant régénérer un espace urbain, au moins visuellement. La carte est un mélange de deux éléments bien différents : les données fournies par une tradition et les lieux produits à travers l'observation. Ainsi, elle peut réunir les histoires livrés par les habitants et associations avec les observations et analyses des collectifs et personnes observant l'espace. Emmanuelle Chérel écrit, dans la partie *L'espace critique de la carte* de l'édition *Cartes et cartographies* « *Si les cartes n'ont cessé d'exercer toutes sortes de fascinations, de faire rêver et voyager, d'ouvrir nos*

²⁹ Urlberger, Andrea. *Parcours artistiques et virtualités urbaines*. Harmattan, Paris, 2003. Chap.1 *Espace urbain et parcours*. p.22

³⁰ Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*, Union générale d'éditions, 1980. I.Arts de Faire. Chap.VII. *Marche dans la ville*.

³¹ Ibid. p.173

fantasmes au désir d'inconnu, d'aventures, d'ailleurs, elles ont avant tout été des outils pour déchiffrer, ordonner le monde, et par là, même le définir»³².

³² Chérel
Emmanuelle, *Cartes
et cartographie*,
Trois Cent Trois,
2014.

³³ Varnat
Martin Julien,
*Explorations
Urbaines*, éditions
du Commun, Paris,
2021. p.27

³⁴ Certeau,
Michel de,
*L'Invention
du quotidien*,
Union générale
d'éditions, 1980.
*I.Arts de Faire.
Pratiques de
l'espace*. p.176

En outre, les situationnistes considèrent qu'une situation est un moment de vie réellement vécu, ils vont créer *l'International Situationniste* en 1957. Ils veulent être les aventuriers du quotidien et réinventer la ville en y laissant entrer les passions et en dérivant au gré du hasard. Ils s'appuient sur la dérive pour observer l'action qui se déroule dans les milieux urbains sur les « *comportements affectifs* » des individus. Ils se démarquent des explorations classiques et touristiques. Des idées nouvelles sont tirées de ces expériences comme la « *psychogéographie* »³³. Elle va rester à l'état d'inspiration et rien de scientifique n'en ressortira. L'idée d'ambiance suppose les sons émis par le bus lorsqu'il arrive, le bruit du bar à côté duquel on passe, les lumières différentes selon les quartiers, les différentes rues places maisons... Tout ça forme des unités d'ambiance dont on peut dresser une nouvelle carte. Le *Guide psychogéographique de Paris, discours sur les passions de l'amour* réalisé par Guy Debord tente de présenter cette idée de la dérive à travers son expérience particulière et subjective. Plusieurs parties de la ville sont représentées, elles évoquent les « *unités d'ambiances* », les flèches représentent les « *courants psychogéographiques* » qui poussent les gens d'une partie, émotionnellement attirante, à l'autre. On retrouve des indicateurs de parcours. On comprend donc que lorsqu'il s'agit de montrer une vision de la ville spécifique, l'outil de la carte à l'avantage de permettre une compréhension du plus grand nombre. Peu importe si la carte devient une représentation interprétée subjective tel que les personnes perçoivent, voient et connaissent leurs territoires. Et non le monde tel qu'il est vraiment.

Michel de Certeau se base sur une expérience durant laquelle on a demandé à des occupants de décrire leurs appartements New Yorkais. Deux types de descriptions spatiales se dégagent, la carte et le parcours. Selon lui, les énoncés de l'espace ont toujours à voir avec la carte ou des objets proches de celle-ci. « *Entre faire et voir, on peut constater que l'itinéraire (série discursive d'opérations) et la carte (une mise à plat des observations) coexistent. Pour autant, ce sont deux pôles d'expériences et deux langages symboliques et anthropologiques de l'espace bien distincts* »³⁴. Les deux langages marchent ensemble, un faire permet un voir, inversement. Quand l'une des formes va intervenir en première, l'autre est conditionnée ou supposée

par celle-ci. Cependant, il nous fait remarquer que « depuis cinq siècles, dans les récits quotidiens, on constate que la combinaison « parcours » et « cartes » est dissociée dans les représentations littéraires et scientifiques de l'espace. »³⁶

La carte de Guy Debord vient en contradiction, elle est réalisée en collage, les flèches utilisent un langage de signe simple et efficace et la couleur rouge évoque la passion. Le « voir » a été déterminé par le « faire » d'une vision sur la ville.

Donc la carte par le parcours.

Dans la même volonté, le projet *Géographie subjective* réalisé par la psychanalyste et artiste Catherine Jourdan et le graphiste Guillaume Carreau ne se permet plus de « figer » ce monde en perpétuel mouvement. Les habitants participent eux-mêmes à la réalisation graphique de leurs espaces.

Chaque ambiance, atmosphère est retranscrite visuellement de la manière la plus juste et la notion d'esquisse est importante. C'est une image évocatrice plutôt que réaliste ayant pour but de transmettre un message, un savoir géographique approprié et de réintroduire l'émotion.

De la même façon, le guide permet de créer une relation avec un espace inconnu, de transmettre son histoire et de mettre en mouvement son utilisateur.

Depuis le 19^e siècles, les guides touristiques se sont multipliés dans leurs formes aussi bien que dans leurs quantités de destination et de publics; publiés en format papier ou numérique. Sa fonction première est informative, il rend l'espace du voyageur plus clair en y apposant des repères à l'aide de cartographies, d'images et de suggestions. Un guide transmet une vision subjective d'un territoire puisqu'il a un caractère prescriptif, il dessine ce qui, au cours du voyage, mérite d'être vu et ce qu'il ne faut pas manquer.

Le guide *Lonely Planet* du voyage expérimental de Latourex (Laboratoire de Tourisme Expérimental) créé par Joël Henry, parle de *locatourisme*. C'est une forme de tourisme expérimental écologique qui prône la sobriété voyageuse, le tourisme de proximité. Il a répertorié tous les moyens envisageables de découvrir un endroit de A à Z et ces idées proposent une pratique inhabituelle de lieux. Ce projet fait bien écho à l'actualité évoquée dans l'introduction : voyager dans un périmètre réduit, avec des consignes simples mais totalement différentes à chaque fois, qui permettent une itinérance plus ou moins guidée dans la ville. Les guides ne sont plus seulement utilitaires en donnant à voir des mêmes itinéraires déjà tout tracés. Ils laissent la place à d'autres réalités que celles vécues au quotidien, favorisent le rêve sans contraindre nos excursions touristiques ou

³⁶ Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*, Union générale d'éditions, 1980. *I.Arts de Faire. Pratiques de l'espace.* p.176



(26)



(28)



(27)



(26) *Guide psychogéographique de Paris, discours sur les passions de l'amour*, Guy Debord, 1957.

(28) *Géographie Subjective*, Catherine Jourdan, Guillaume Carreau.

(27) *Guide Lonely Planet du voyage expérimental de Latourex*, Laboratoire de Tourisme Expérimental, Joël Henry, 2006.

notre curiosité du voyage. Sur le site du workshop *Faire -> Extérieur* proposé par l'Atelier Téméraire³⁶, on retrouve *En Flânant* mené par Margot Criseo et Léanie Varangot. Elles décident d'offrir une marche ponctuée d'histoires qu'elles imaginent le long d'une piste cyclable à côté d'une voie ferrée, prise en ce temps de confinement. Le guide, tout en longueur à l'image de la voie, invite les passants à trouver les lieux correspondant aux histoires. Ce guide incite à une visite alternative de ce lieu.

Si les histoires se racontent à travers différents outils comme la carte et le guide qui mettent en scène du texte, des illustrations et des signes ; elles peuvent aussi être racontées par le biais du récit. Théo Mouzart nous fait visualiser trois manières distinctes de l'utiliser au sein d'aménagement collectif dans l'espace public³⁷.

La première est de l'utiliser pour fédérer plus facilement autour de questionnements soulevés par un projet. En effet, il incite à la parole en ramenant de l'humour, du plaisir, du désir de penser et évoquer des idées différentes. « *C'est moins brutal qu'en posant: Qu'est ce que vous voyez plus tard pour votre ville ou pour cet espace public?* »

La deuxième, c'est de pouvoir toucher et animer un public plus large. Luc de Fouquet confirme « *La narration, c'est une façon de donner des points d'ancrage au public* »³⁸.

Enfin, la dernière: le récit décale le regard sur les espaces qu'on côtoie et fréquente au quotidien.

Il laisse la place aux rêveries et flâneries.

Dans *Murmures et Volubiles*, le récit est très présent puisqu'il est demandé aux habitants des anecdotes, et d'expliquer leurs relations (présentes ou passées) avec des lieux...

Michel de Certeau décrit les souvenirs contenus par les lieux comme des récits témoignant « *d'une présence d'absence* ».

Les villes sont « *des strates mouvantes composées d'épaisseurs de souvenirs... Ils nous attachent et nous accrochent aux lieux de notre quotidien. Chaque ville devient un récit d'histoires fragmentées qui sont cachées, volées, repliées et souvent du passé. Le récit traverse, instaure une marche, guide, passe à travers et transgresse, il ne se positionne pas comme définisseur de lieu. Le récit crée un théâtre d'action. Il autorise sans que cette fonction de fondement soit déterminée juridiquement* »³⁹. C'est un bon point de départ pour commencer à débloquer la pensée des habitants de ces espaces et se réapproprier les questions « *comment veut-on vivre demain?* » ou « *comment veut-on habiter notre espace demain?* ». « *Le récit est délinquant. Si le délinquant n'existe qu'en se déplaçant, il vit non en marge mais dans les interstices des codes qu'il déjoue et déplace.*

³⁶ <http://blog.marionbonjour.net/blog/titre-global>

³⁷ Entretien avec Théo Mouzard du collectif ETC

³⁸ Entretien avec Luc de Fouquet du collectif SuperTerrain

³⁹ Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*, Union générale d'éditions, 1980. I.Arts de Faire. p.182 à 189

En balade le long de la fameuse voie cyclable - vos ferris dont on ne connaît pas le nom, ce petit guide vous invite à ouvrir grands les yeux à la recherche des histoires cachées le long du chemin... À droite, à gauche, vers le ciel, ou à vos pieds : elles sont partout... Et ce n'est qu'une sélection ! Vous aussi vous en avez des histoires n'est-ce pas ?



LA CASNE DE MONSIEUR C.
 Ici, tu as le droit de faire ce que tu veux et de passer 23 branches, quelle que soit la trousse de la casne de Monsieur C. À l'origine, une fois et nous avons eu une discussion très intéressante au sujet des casnes et il m'a expliqué qu'il avait choisi de vivre avec ce qu'il était pour lui une façon d'habiter autrement dans ce monde à côté.

LA MAISONNETTE
 Le 8 septembre 1919, quatre grandes barrières de chemin de fer s'y sont retrouvées. Pendant neuf heures de suite, elles ont ouvert et fermé au rythme de nos ferris, créant un immense entassement de trains d'un bout à l'autre de la France. Aucun policier n'a pu les arrêter, car comme par magie, tout le monde se mettait à tortiller en dansant, en les regardant... À neuf heures du soir, elles ont chacune rejoint dans leur maisonnette de garde.

FENÊTRES SUR COUCHER DE SOLEIL
 Tant, dans les pays et régions que tu n'as pas vus et que tu ne vois pas par le verre, Benoît, prends maintenant le peu de papier que tu as et le peu de papier que tu as, il te faut qu'il y a une voie sur le roc, grâce à la courbe de la terre et l'effet du «brûlé chaud» qui émergeait en ce point.

LE SYMBOLE DE L'AMOUR
 Les traces de l'amour, patentes chaque jour. Patricia aime Patricia, et c'est pour toujours dans la tête, il faut voir elle l'a demandé en mariage, ce soir de printemps. Personne ne sait ce qu'il a répondu.

MADAME VIOLETTE
 Quelque part dans ton champ de mines, tu trouves une petite belle violente abandonnée au bord d'une maison aux vitres vertes. Elle est un peu tendue et bien cachée, sa famille ne traitent cette maison de génération en génération et l'histoire qui se passe... Il paraît qu'une douce de l'histoire pour savoir comment des regards moutonneux et des poissons rouges.

MÈRE NATURE
 Il paraît que l'usine d'Albi, était un laboratoire secret, spécialisé en engrais et fertilisants du Kéol. Il sert de fermes parce qu'aucun de leurs expériences n'a marché. Mais depuis quelques temps, on remarque que les arbres commencent à pousser le printemps de bébé...

PARC DE LA BISCOITE
 Tu veux cette usine de biscotte ? Ça va être, c'est un petit domaine de papier, qu'en 1950, les biscuits Paris étaient fabriqués. Elles embauchent les vos Camille et le quartier tout entier. Et depuis, il paraît que c'est ici à Toulouse qu'on compte le plus de consommateurs de biscuits.

COMME TOUT FRAIS
 La tache de sang est très distincte. Le sang a dû être porté rapidement, peut-être avec un coussin de cuisine. La victime est fille, de type longiligne, se saut facile. Un de ses collègues reste auprès d'elle, en duel.

MARTIN OLIVIER IGNACKO
 Il y a un secret trébucher sur la route, une zone gravée légère dit-on de l'IP côté avant... C'est un petit sentier, couronné de maison dans les alentours. Il faudrait des points pour se voir. Son nom était Martin Olivier Ignacko. Il avait trois jours de temps qu'il passe et de tomber dans l'eau. Alors regardé de ses collègues partent où il pouvait.

A VENDRE
 Balais abondant de type berline bolto gringo, avec attelage de cuisine roudin/verre. C'est tout en béton, balustrade en métal. Fermeture, possibilité d'installer électrique. Parfait pour les après alternatifs branchés et abordable phéno.

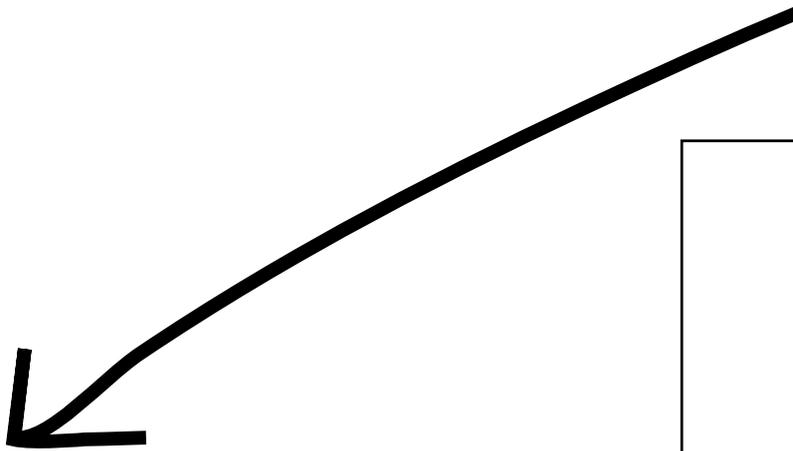
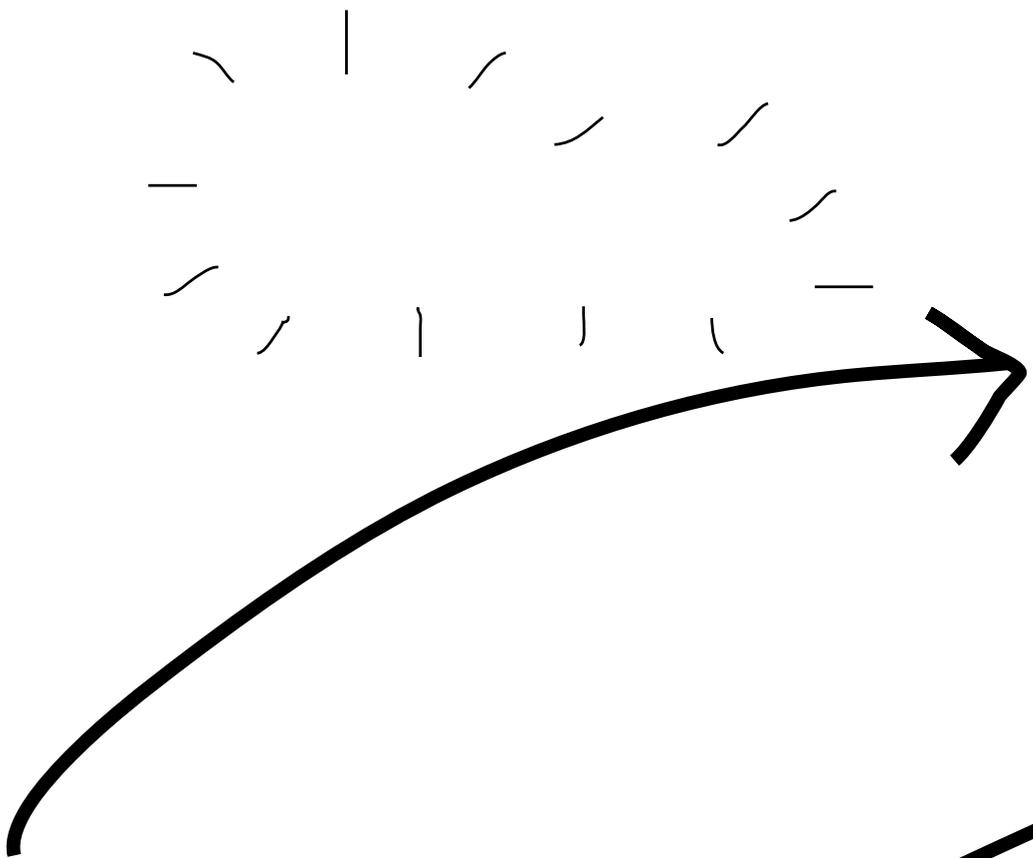
LA MAISON D'HANSES ET PERSEPHONE
 Tu vois qui est Perséphone ? C'est la déesse du printemps et de la réincarnation dans la mythologie Gréco-Romaine. Et bien, il paraît que sa résidence d'hiver n'est pas loin, au sommet d'une maison en bord de champs.

EN-FLÂNANT
 PETITE CHASSE AUX HISTOIRES
 LE LONG DE LA VOIE



(88)

(88) *En Flânant*, Margot Criseo, Léanie Varangot, Workshop Faire -> Extérieur, l'Atelier Téméraire, 2020.

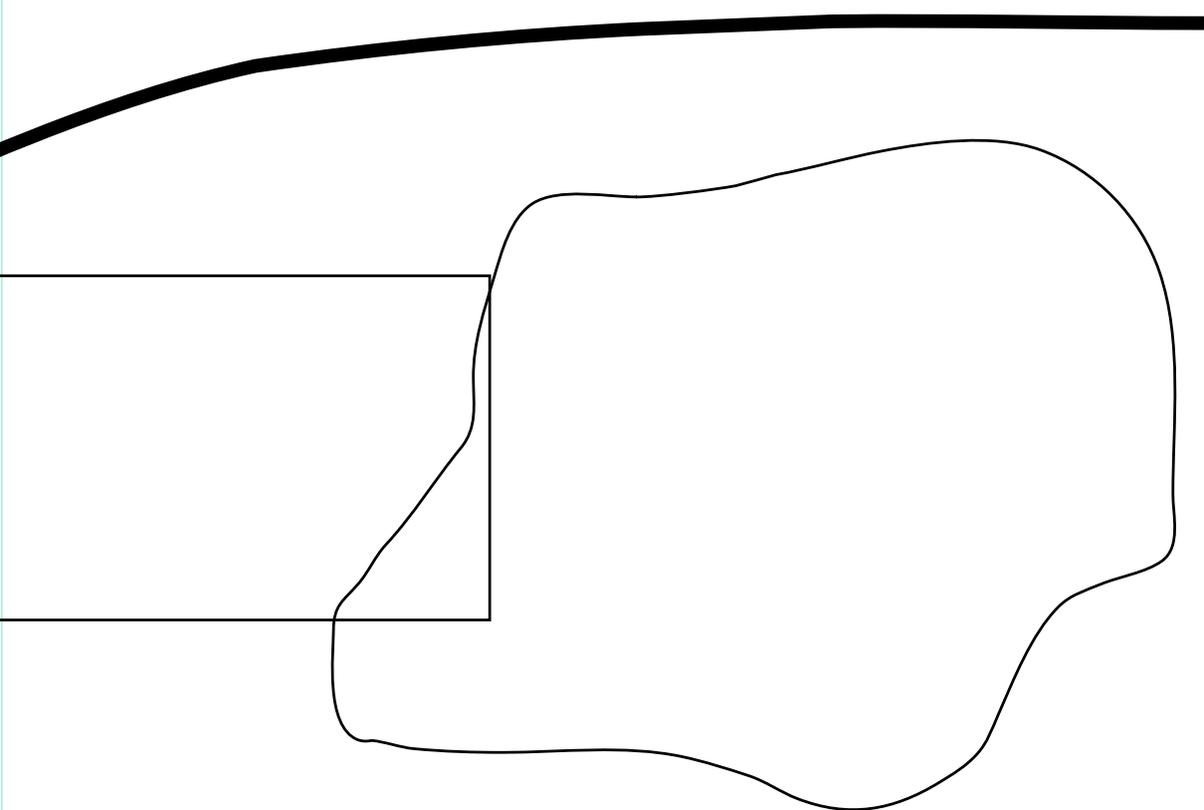


⁴⁰ Certeau,
Michel de,
*L'Invention
du quotidien*,
Union générale
d'éditions, 1980.
I.Arts de Faire.
p.182 à 189

*Le récit d'espace permet à l'espace de paraître de nouveau
comme un lieu pratiqué* »⁴⁰.

La fiction permet donc d'aborder les habitants afin de les inciter à donner leurs points de vue sur leurs espaces publics. C'est souvent grâce à elle que se crée un lien. Par le biais de dispositifs, tel que le récit, créés à partir d'outils comme la carte et le guide ; les histoires déclenchent des mouvements et des déplacements comme une déambulation, une itinérance ou une exploration...

Ses déplacements et ses mouvements, accompagnés d'instructions ou non et impulsés personnellement ou par d'autres, sont les premières ébauches d'écrits alternatifs d'un espace et de son usage. Ses histoires peuvent être portées par le lieu, des questions sociales, fictionnelles et diverses... Les histoires alternatives s'opèrent et offrent de nouveaux regards sur la ville, elles sont multiples et se construisent souvent à travers la marche.



«Il va seulement ici, mais pas là»

Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*,
Union générale d'éditions, 1980. I.Arts de Faire. p.149

*Itinérance d'énonciations :
une redécouverte
de l'espace public urbain.*

Michel de Certeau parle « *d'énonciation piétonnière* », il nous explique que l'ordre spatial que l'on connaît nous organise un ensemble de possibilités et d'interdictions. Le marcheur les actualise, les déplace et les invente à travers les dérives et l'improvisation qu'est la marche.

Elle est influencée visuellement par l'ensemble des signes présents dans l'espace urbain. Julien Martin Varnat, dans *Explorations urbaines*, nous rappelle pourquoi il est intéressant de ne pas oublier le mouvement situationniste dans l'historique des manières mises en place pour explorer autrement une ville. Comme vu précédemment, ce mouvement est immergé dans le Paris des années 50, ses membres décrivent le sentiment de dérive comme une « *technique du passage hâtif à travers des ambiances variées* »⁴⁸. Ce sont des errances précises de petits groupes d'individus.

On est maître de l'utilisation que l'on fait de l'espace public, peu importe la façon dont on l'appréhende, on peut l'arpenter de long en large ou bien le traverser simplement. Par rapport à l'analyse de la place du Pont-Neuf, on peut distinguer différents usagers de l'espace public qui nous permettent de définir les regards possibles portés sur une ville. Un « *quotidien* », celui de l'habitant qui nous montre les habitudes contemporaines. Un « *ancien* » qui peut être historique dans le but de faire resurgir un passé. Le « *nouveau* » qu'il soit celui d'un touriste ou celui d'un arrivant. Et un regard « *futur* » qu'il soit celui de l'aménageur ou des habitants, par rapport à leurs envies, leur imagination sur la ville. Ces types de regards sont importants à analyser parce qu'ils montrent les différentes manières d'aborder un espace public urbain, et à quel point l'impulsion d'un renouvellement de celui-ci peut se faire de mille façons. Afin de découvrir une ville, on aborde différentes manières de faire. Il existe des solutions physiques comme aller à l'office du tourisme qui nous fournira une carte, nous proposera les tours touristiques... L'utilisation et l'achat d'un guide qu'il soit papier ou numérique est possible. Par exemple, le *Guide de la France Mystérieuse* propose de redécouvrir toute une partie de l'histoire de la France en étant totalement immobile. On peut passer par un regard « *quotidien* » qui connaîtra mieux la ville en tant qu'habitant de celle-ci ou s'informer sur des sites tels que google maps, google earth, mappy qui sont un regroupement de tous les regards associés.

On connaît les espaces publics urbains que l'on fréquente chaque jour comme des lieux de passages, des lieux de flânerie selon l'utilisation que l'on en fait. Découvrir une ville ou un espace/ lieu urbain peut se faire en changeant sa

⁴⁸ Debord Guy,
Théorie de la dérive sur
infokiosques.net

perception, en détournant ses codes, en décalant le regard que l'on porte dessus. On finit par les percevoir autrement : on remarque les signes, les écritures, les « *hasards* » qui marquent ces lieux du quotidien et qui stimulent et aident nos déplacements.

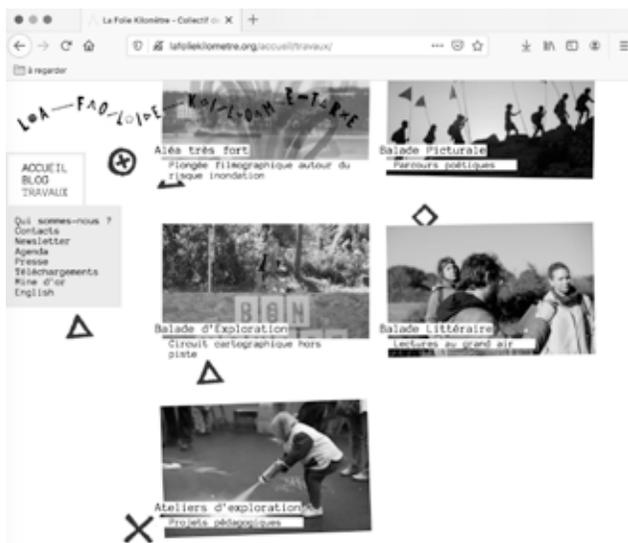
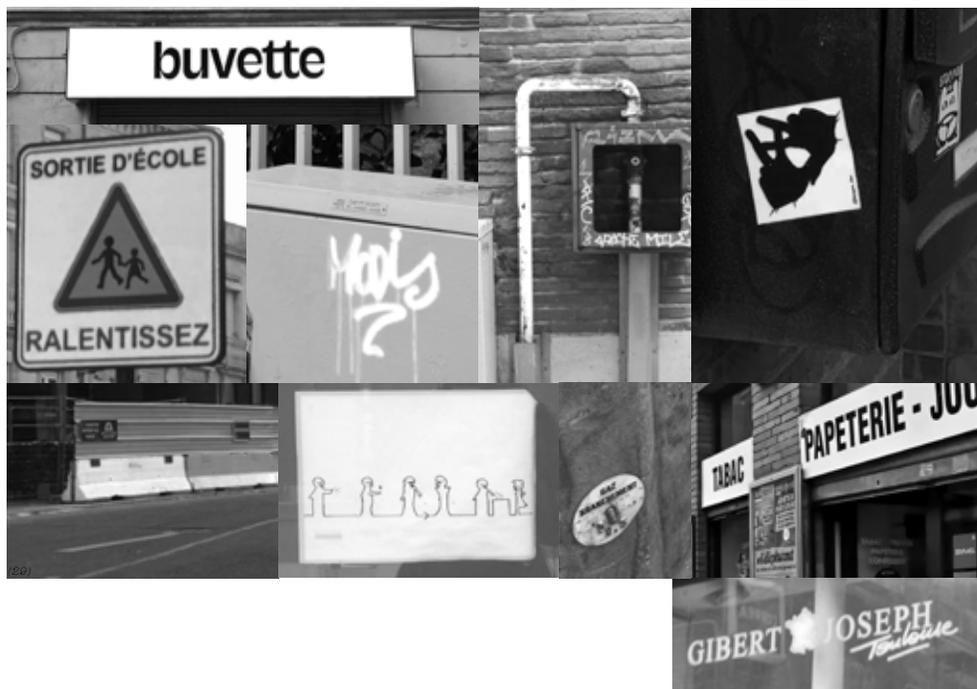
En région parisienne, connaître son espace public passe souvent par les transports en commun et la marche pour le plaisir est rare. Nous nous obligeons à prendre des transports bondés, à être stimulés par les mouvements, les couleurs qui flashent. Le flux d'informations est continu, partout. On essaie de tuer et optimiser le temps pour avoir l'impression de ne pas le laisser filer. C'est pesant, fatiguant. Quand on a passé quelques années à réaliser la même routine matin et soir, on finit toujours par reprendre la cadence de cette marche si particulière à l'allure rythmée, robotique. On tape des pieds, on avance en cadence. On laisse peu de place et de temps à une expérience « *anthropologique* » ou poétique. Pourtant, marcher pour le plaisir est possible sans rentabilité et sans impératif. Lorsque l'on est pris dans notre quotidien, on en oublie de porter un regard expérimental sur notre propre ville. Dans cette pauvreté d'expérimentations, on perçoit les mêmes envies de re-découverte malgré les différents regards catégorisés. Ces photographies d'explorations matinales avec instructions, dans Toulouse, sont un bon exemple. Ces explorations matinales « *Chercher et suivre une couleur dans la ville* » sont des moments précieux et elles ouvrent l'espace public urbain quotidien d'une manière méconnue.

⁴⁸ Curnier Sonia,
*L'espace public,
une pratique sans
critique sur
espazium*, 2018.

Au-delà d'impulsions personnelles, la démarche de re-découverte peut être proposée par d'autres. Sonia Curnier dans sa thèse *L'espace public, une pratique sans critique*⁴⁸ y retrace les possibilités de réaménagements dans les espaces publics. Elle formule celles-ci ; la première est l'idée d'activer les espaces pour les rendre plus vivants et pouvoir se les approprier. La deuxième idée est d'ornementer l'espace, c'est-à-dire en traitant le sol, les murs avec un apport esthétique... Et la dernière est de construire pour aborder des dimensions différentes d'un même espace.

Parcours

Ce type de projet s'adresse différemment aux habitants qu'aux touristes. Et pourtant, ils vont s'activer aux yeux des deux. La Folie Kilomètre propose des balades picturales (parcours poétiques) ainsi que des balades d'explorations. « *Elles placent le marcheur en acteur de la promenade et elles deviennent des créations inventées selon les singularités*



(80)

(80) Récolte photographique personnelle réalisée en 2021.

(80) Propositions de balades et explorations, site internet de La Folie Kilomètre, Marseille.

⁴⁴ Varnat
Martin Julien,
Explorations
Urbaines, éditions
du Commun, Paris,
2021.

⁴⁶ Atelier Genius
loci (Toulouse),
Cinq jours à
Ermonville, ISDAT,
Institut supérieur
des arts de
Toulouse, 2019.

du territoire en jeu ». Leurs balades proposent non pas des visites guidées des lieux où elles se réalisent mais plutôt des réflexions collectives. Julien Martin Varnat explique que « *mettre en mouvement son corps par la marche, descendre dans les rues, active un lieu et permet d'appréhender un espace* »⁴⁴. La phrase de Ruedi Baur met en mouvement les corps et incite à explorer la ville de Mons. À la base des marécages, le parc paysager Jean-Jacques Rousseau du XVII^e siècles d'Ermenonville est décrit comme un « *livre* » ouvert dans l'article *Ermenonville: les lieux du texte d'un jardin* écrit par le typographe et graphiste Gérard Blanchard dans l'édition n°50 *Communication et langages*. En parcourant les lieux, on y découvre des textes et poésies gravées dans la pierre. « *Le jardin propose un parcours balisé (chemins et sentiers) « promenade des jambes » qui doit aboutir à différents points de vue « promenade des yeux* ». *Le trajet est un texte avec des points choisis d'inscription: des pierres gravées de vers dont la lecture embellit le paysage, oriente le sens de sa lecture et intervient comme une légende* »⁴⁶.

Ces projets participent à l'idée d'explorations urbaines ce qui mène à poser un nouveau regard par le biais d'une histoire racontée dans l'espace public. Cette transmission d'un récit ou d'une histoire, détachée ou non du lieu où ils s'inscrivent, invite à de nouveaux itinéraires. Le guide, la carte impulsent une volonté de mise en mouvement des corps. On arrête d'être passif, on bouge, on participe, on marche et on explore via des quêtes, des recherches...

Itinéraire, signe, balisage

Le premier indicateur pour suivre un itinéraire est la signalétique. L'étymologie du mot itinéraire, « *iter* » (latin) est « *voyage, route* » et sa définition dans le Larousse le définit comme un « *chemin à suivre, une carte, un récit ou un guide de voyage, un recueil de prières viatiques ou un indicateur de chemin de fer* ». Notre signalétique actuelle trouve ses origines dans les balisages touristiques. Le basilage consiste à baliser, c'est-à-dire à installer des marques, des points de repère afin de reconnaître le chemin ou de mettre en évidence des points clés. La signalétique utilise sensiblement les mêmes procédés et modes d'action que les balises mais a plus de conséquences dans l'utilisation de nos espaces publics contemporains. Elle guide et informe ses utilisateurs (définis lors de l'analyse du pont neuf et des regards). La signalétique a la particularité de s'inscrire directement dans un espace. Son champ d'application est variable : aéroport, évènement, exposition... Ces espaces sont

façonnés et agencés par la pose de signes, lettres qui vont créer des noms, des mots et des phrases, compréhensible de tous, sous forme d'injonction ou d'invitation à nous mettre en mouvement ou au contraire, à nous stopper. Aujourd'hui l'ensemble de la signalisation urbaine est réglementée. Les designers graphiques doivent porter une grande importance à sa clarté. « *La signalétique utilitaire/directionnelle doit être un parfait équilibre entre le visible et l'invisible* »⁴⁶. Elle doit être invisible pour ne pas nuire à l'espace dans lequel elle s'inscrit ; et visible pour garder ses fonctionnalités. Jérôme Denis et David Pontille, considèrent que la signalétique est aussi présente pour « *discipliner les corps* »⁴⁷. Tous les lieux publics requièrent des formes d'attitudes spécifiques de la part de leurs usagers, certaines sont jugées appropriées, convenables quand d'autres sont proscrites. La partie « *Ordonnancer les espaces* »⁴⁸ explique que les lois et les règlements sont nombreux pour encadrer la circulation des personnes dans la ville, un milieu rempli de contraintes. *La Petite Sociologie de la signalétique*, aussi écrite par Jérôme Denis et David Pontille, nous rappelle « *La signalétique est un des outils principaux de la mission de service public des entreprises de transport et participe activement à la production d'espaces publics accessibles* »⁴⁹. On peut le voir avec le réseau de métro toulousain qui rend sa signalétique accessible pour tous les usagers, incluant les personnes ne parlant pas français, par la mise en place d'un signe (animaux ou objets) pour chaque station. « *Notre quotidien est peuplé de ces écrits affichés sur lesquels nous pouvons nous appuyer à tout moment pour orienter notre action* »⁵⁰. Ces signes deviennent des balises pour toutes personnes voulant se retrouver dans les métros Toulousains, elles permettent de suivre des itinéraires plus facilement. L'exemple historique d'une signalétique utilisant un système pictographique est celui du métro de Mexico créé par le graphiste Lance Wyman. Chaque pictogramme raconte une histoire. Ils s'adressent aux analphabètes et aux étrangers qui y trouveront un repère visuel sans forcément comprendre le nom de la station. Des points clés se présentent souvent, dans les itinéraires marqués, sous forme de balises, qu'elles soient physiquement dans l'espace public ou sur papier/numérique... Elles constituent des « *actions organisatrices d'aires sociales et culturelles, une part infime des narrations orales qui ne cessent de composer, vérifier, confronter et déplacer les espaces et les frontières* »⁵¹. Le balisage donne à voir une vision différente de l'espace public. À l'image des cartes qui donnent à voir un certain regard posé sur l'espace, le balisage reproduit cette caractéristique et invite, rend accessible le

⁴⁷ Boyer Élodie, Graphisme en France n°27, *Design graphique et société : J'aime la mayonnaise?*, éditions Centre national des arts plastiques, Paris, 2021. p.54.

⁴⁸ Denis Jérôme et Pontille David, Graphisme en France n°19, *Signalétiques : Écologie graphique et signalétique urbaine*, éditions Centre national des arts plastiques, Paris, 2013. p.18

⁴⁹ Denis, Jérôme, et David Pontille. *Petite sociologie de la signalétique: les coulisses des panneaux du métro*. Presses des mines, 2010. p.14

⁵⁰ Ibid. p.20

⁵¹ Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*. p.180.



(31)



(32)

(31) Tisséo a inauguré, mercredi 22 novembre 2017, les pictogrammes accompagnant le nom de chacune des stations de métro, à Toulouse, photographies de actu.fr/occitanie.

(32) Wyman Lance, *Mexico City Metro System Graphics*, 1968 sur lancewyman.com



(33)



(34)



(35)

(33) GPS Art, image google.

(34) Géocaching, Toulouse.

(35) TerraAventura, geocaching Nouvelle Aquitaine, capture d'écran Site Internet.

⁵² Varnat
Martin Julien,
*Explorations
Urbaines*, éditions
du Commun, Paris,
2021. p.92

terrain où il s'inscrit. Une marche, insufflée par l'envie de trouver une balise, est une marche qui « *avance d'un pas sûr* »⁵². Si une nouvelle exploration se réalise en ville par le biais de balises, il est plus facile de bifurquer et de se défaire du parcours déjà tracé. En effet, l'entièreté des écrits présents dans un espace public urbain -analysé précédemment- permettra de s'y retrouver, alors qu'en pleine nature, on dépend réellement de la balise pour suivre un chemin. Un itinéraire peut être balisé de telle sorte qu'il n'a pas de points de départ et d'arrivée fixes.

Les systèmes de navigation numériques, maintenant bien installés, connaissent des détournements tels que le mouvement *GPS art* qui consiste à s'amuser à créer des formes en passant par des chemins spécifiques ; ou encore le *géocaching* qui est une chasse aux trésors high-tech, elle voit le jour durant l'année 2000, lorsqu'un certain Dave Ulmer crée la première cache. Ce loisir consiste à rechercher ou dissimuler des « caches » ou des « géocaches », dans divers endroits du monde (ruraux ou urbains). Une géocache sera marquée par satellite (GPS) et trouvable sur une carte via l'application. Tous les participants peuvent alimenter en cache l'espace où ils sont. Ce passe-temps a donc l'avantage de toucher des jeunes, des randonneurs, des citoyens... Il devient vite populaire parce qu'il visite avec un œil nouveau les lieux marqués. Les caches apposées peuvent être dans des lieux dits « à voir », connus, incontournables, touristiques mais aussi dans des lieux méconnus. Les localisations des caches sont donc définies par rapport à la sensibilité et les envies de chaque utilisateur. Ce sont des balises virtuelles qui marquent l'environnement et les quêtes menées pour les trouver définissent une nouvelle perception de nos espaces. *Terra Aventura* est le géocaching de la Nouvelle-Aquitaine. Les 506 parcours proposés sont recensés sur un site internet permettant de choisir différentes spécificités : la difficulté, les thèmes, le nombre de kilomètres à parcourir et le regroupement des cinq cent six parcours sur une carte en ligne.

⁵³ Pinter Vanina,
*Graphisme en
France n°19,
Signalétiques :
Point de vue
des graphistes*,
éditions Centre
national des arts
plastiques,
Paris, 2013.
p.49

De même, selon *La signalétique, point de vue des graphistes*, écrit par Vanina Pinter, « *l'arrivée du numérique a fait que les systèmes de navigation et leurs panneaux vivent une vraie mutation et peuvent devenir lieu d'expérimentation* »⁵³. En amont et en marquage, le graphiste, au-delà de renouveler les formes esthétiques de l'espace public en s'inscrivant dans des projets déjà formés, pourrait être le penseur et le déclencheur d'alternatives pour inciter à une « *nouvelle perception des espaces mille fois traversés*,

une découverte de lieux méconnus: L'autre ville dans la ville»⁵⁴. Le graphiste Malte Martin se rapproche de cette idée: «*Mon envie, c'est de recréer par ce théâtre visuel un espace public qui donne à voir et à lire autre chose que des signes administratifs et des messages commerciaux. Une tentative de reconquérir l'espace public comme un espace d'imagination appartenant à ceux qui y vivent*».

L'association AgrafMobile privilégie des interventions qui s'intègrent dans l'espace urbain et rend accessible la création contemporaine à un large public. Un itinéraire propose donc différentes façons d'aborder l'espace public urbain. Ces regards réfléchis et nouveaux sur un espace public précis donnent des clés pour le percevoir autrement. Il y a des parcours visuellement plus attirants, que l'on va donc plus regarder, les indications seront plus libres car la pose de la signalétique sera moins contrôlée et plus poétique et le designer graphique pourra venir mettre en lumière un espace public, notamment à l'échelle d'une ville. *Superval*, réalisé avec Malte Martin et Agrafmobile, est un processus culturel où les habitants du quartier sont conviés à en devenir acteurs. Ce projet de signalétique poétique prend la forme de cabanes pour oiseaux, créées et décorées par les habitants. Elles viennent s'inscrire le long d'un parc, créant un parcours. La signalétique provoque une itinérance. À travers l'accueil des oiseaux, l'image d'un quartier bienveillant et généreux est mise en avant, à l'opposé de l'image trop longtemps véhiculée par les médias. Le graphisme permet une expression individuelle et collective à travers une écriture singulière qui porte la marque de ces créateurs.

Le Jardin Invisible, réalisé par le Collectif Bruit du Frigo et les graphistes Bon pour 1 tour à Pau, s'est concrétisé à travers la création de six installations temporaires et d'un parcours graphique qui les relie. Ils balisent le Jardin Invisible avec des formes-jeux peintes au sol et créent un parcours à travers le quartier Saragosse. Le graphisme est donc utilisé en tant que créateur de liens entre les installations et l'espace public lui-même. Il met en avant un lieu d'intervention. Ces médiums de signalétique (et le processus de sa création) peuvent donc participer à la modification de l'espace urbain afin de le rendre plus convivial en incitant à sa redécouverte.

Des marquages (balisages) d'itinéraires existent également physiquement dans l'espace public urbain. «*Depuis les années 90, les collectifs d'artistes, d'architectes, articulant des formes d'écritures et des pratiques d'explorations, proposant des randonnées urbaines se multiplient*»⁵⁵.

⁵⁴ Varnat
Martin Julien,
*Explorations
Urbaines*, éditions
du Commun, Paris,
2021. p.123

⁵⁵ Varnat
Martin Julien,
*Explorations
Urbaines*, éditions
du Commun, Paris,
2021. p.99



(36)

(37)



(38)

(36) Capture d'écran site internet Agrafmobile.

(37) *Superval*, 2016, commune d'Argenteuil (Val-d'Oise), capture d'écran site internet Agrafmobile.

(38) *Le Jardin invisible*, quartier Saragosse à Pau, 2019, Bon pour 1 tour, capture d'écran facebook Bon pour 1 tour.

SENTIERS MÉTROPOLITAINS

"Les Sentiers Métropolitains inventent la ville de demain.
Ils métamorphosent une métropole en reliant tous ses territoires
et en les éclairant d'une lumière nouvelle."

Thierry Van de Wyngaert, Président de l'Académie d'Architecture

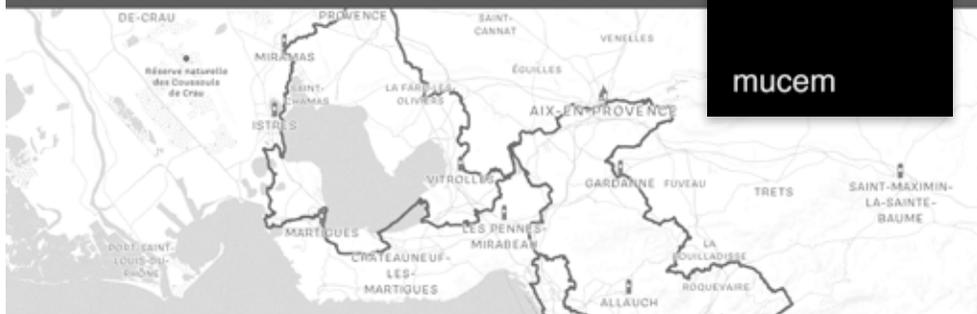
sentiers
métropolitains



charte

mucem

3. MARSEILLE — GR2013 — BUREAU DES GUIDES



(38)



(40)

⁽³⁸⁾ GR 2013, Sentier métropolitains, Marseille, capture d'écran site internet. Couverture Charte des Sentiers métropolitains.

⁽⁴⁰⁾ Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville, Pierre gravées, Photographies de Henry et Raymond, Wordpress. <https://henryetraymond.wordpress.com/2018/08/31/jean-jacques-rousseau-a-ermenonville/>

⁵⁶ Varnat
Martin Julien,
*Explorations
Urbaines*, éditions
du Commun,
Paris, 2021. cit.
Lerpèze Baptise
*Vers des villes
terrestres*, p.101.
p.101

⁵⁷ Lanaspèze
Baptiste,
Lavessière
Paul-Hervé,
*L'art des sentiers
métropolitains*,
Editions du
Pavillon de
l'Arsenal, France,
2020.

Le GR de randonnée est présent en milieu rural et urbain (comme vu lors de l'analyse de la place du Pont-Neuf), il guide et rassure d'un chemin existant. La randonnée est signalée sur un terrain déjà exploré, étudié, marqué, défini et notifié. Paul Hervé Lavessière et Baptiste Lanaspèze créent en 2014 *l'Agence des sentiers métropolitains* ou ils mettent en place des nouveaux tracés publiés avec une charte d'utilisation. « *Les sentiers métropolitains permettent d'habiter de nouveau nos territoires, de découvrir nos bassins versants, de remettre la ville à l'échelle du corps, de favoriser le transport pédestre. Ils sont un préambule indispensable à cette réinvention collective de la ville* » ⁵⁶.

L'art de « *marche en milieu périurbain* » ⁵⁷ est mis en place via Le GR 2013 qui parcourt l'aire métropolitaine de Marseille, la capitale de la culture. C'est le premier à explorer une métropole à cette échelle en reliant des zones urbaines et périurbaines, industriels, agricoles ou encore naturels, et en proposant d'observer et de rencontrer ce qui fait l'existence complexe d'un territoire avec ses paysages contrastés, les habitants et leurs mémoires, usages, les histoires multiples de sa géographie, ses flux et ses circulations mais aussi ses frontières, visibles ou invisibles... Rapidement, le GR fait polémique car il passe dans des endroits pittoresques que les pouvoirs publics veulent invisibiliser, ceux pollués de Vitrolles par exemple. La présence du GR incite le spectateur à les visiter. Dès la mise en place d'une balise, l'invitation à explorer est lancée puisqu'elle démontre qu'un repérage a été fait et qu'un chemin a été notifié comme intéressant. La question de ce qu'on pointe et met en avant est donc primordiale.

Détourner la fonction et l'esthétique d'une signalétique, confronter les regards à des panneaux et installations énigmatiques, apporte une nouvelle sensibilité. La signalétique alternative, qui va interpeller et questionner, incite à suivre le parcours qu'elle trace et donc à pousser vers la découverte. C'est un regard singulier, porté sur la ville, livré à travers la signalétique. La première apparition d'une ligne de couleurs, sur le sol de nos espaces publics, est lors d'un marathon aux Jeux Olympiques de 1956 à Melbourne. Cette *ligne bleue* matérialise les tracés de courses lors des plus grandes épreuves du monde. Grâce à sa présence et celle de barrières, la ville devient un terrain de sport. Cette ligne sert donc de signalétique, de repère pour orienter les coureurs. Une signalétique alternative peut vouloir contraster avec l'environnement qu'elle doit habiter. Seulement, cette « *alternative* » est réglémentée : le *Manuel pratique de l'organisateur 2014* notifie

« La réglementation en vigueur interdit toute marque permanente sur la voie publique. Les marques sur la chaussée peuvent utiliser de la peinture éphémère. Les couleurs utilisées ne doivent pas correspondre à celles utilisées pour les marquages réglementaires. De même, aucune marque ne doit être apposée sur les dispositifs de signalisation (feux, panneaux). Il convient de retirer tous les dispositifs de signalisations mis en place sur le parcours à l'issue de la manifestation. Les autorités publiques sont en droit de faire payer l'éventuelle remise en état à l'organisateur »⁵⁸.

⁵⁸ Le blog *La ligne Bleue*, Manuel pratique de l'organisateur 2014, p.8, paragraphe n°2.

Ce principe a été exploité lors d'autres événements culturels. Pendant un an, au cœur de la ville de Nantes, une ligne verte est tracée au sol. Elle permet de ne rien manquer du parcours *Voyage à Nantes* : « Œuvre signée par un grand artiste contemporain, élément du patrimoine, ruelle historique ou architecture remarquable : à Nantes l'art est dans la rue »⁵⁹. La plupart des étapes du parcours sont en accès libre, seuls les musées et espaces d'expositions sont fermés lors du printemps 2021 à cause de la pandémie. Pendant cette période, la ligne devient donc le principal point attractif de l'évènement. Ses fonctions sont multiples : guide, repère, publicité et communication. Cet événement livre sur la ville un regard sélectionné par les commanditaires institutionnels et politiques du projet. Tout comme la ligne bleue du marathon, elle se démarque des flèches routières blanches, des plaques d'égouts, de la couleur de la route. Le but étant d'être bien visible pour interpeller et intriguer les touristes et habitants de Nantes. Elle incite à une itinérance déjà toute tracée, que l'on peut suivre ou abandonner selon nos envies.

⁵⁹ Guide de l'évènement *Voyage à Nantes*.

L'itinéraire devient donc provocateur d'interventions. À la différence d'interventions qui incitent à se déplacer. Le déplacement devient l'intervention. Ayant pour but d'entraîner les utilisateurs de l'espace public sur un nouveau chemin, on tente de bousculer leurs habitudes par différents types de procédés. Ses itinérances peuvent être fixes, c'est-à-dire inciter à aller d'un point A à un point C, en passant par le point B. Le plus important est souvent de passer d'un point à l'autre, ces itinéraires sont donc marqués de différentes manières. Seulement dans leur contexte de création qu'est l'espace public, ils ne peuvent obliger leurs utilisateurs à les suivre de manière assidue. Ils deviennent donc des prétextes à un cheminement.



(41)

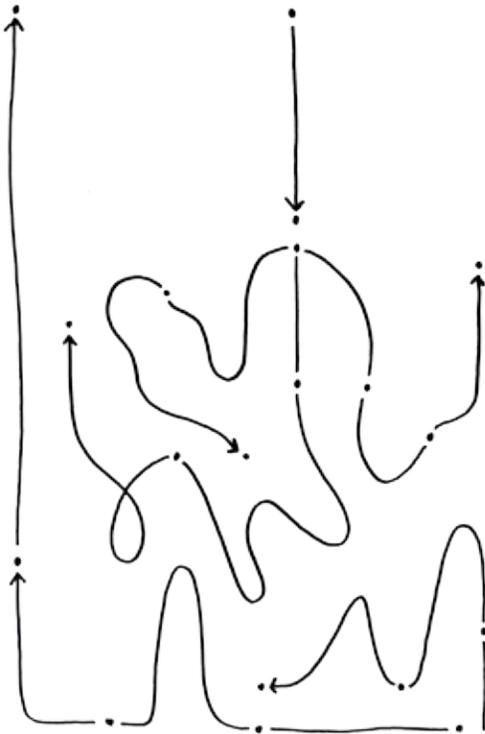


(42)

⁽⁴¹⁾ *La ligne bleu*, photographies récupérées sur google image.

⁽⁴²⁾ *Voyage à Nantes*, guide, photographies personnelles de la ville de Nantes, 2021.

Une mise en mouvement significative



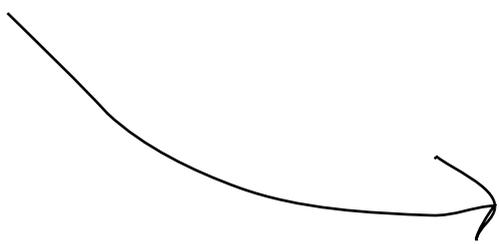
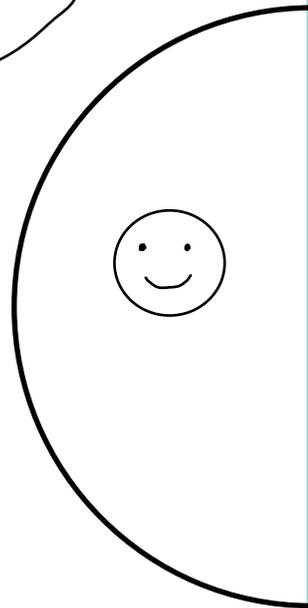
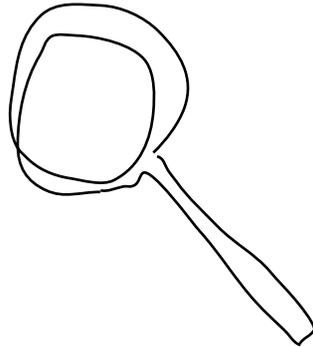
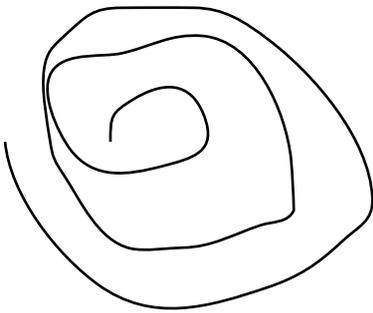
Le designer graphique, qui compose l'entièreté de ces parcours, pousse à renouveler la vision de l'espace public urbain.

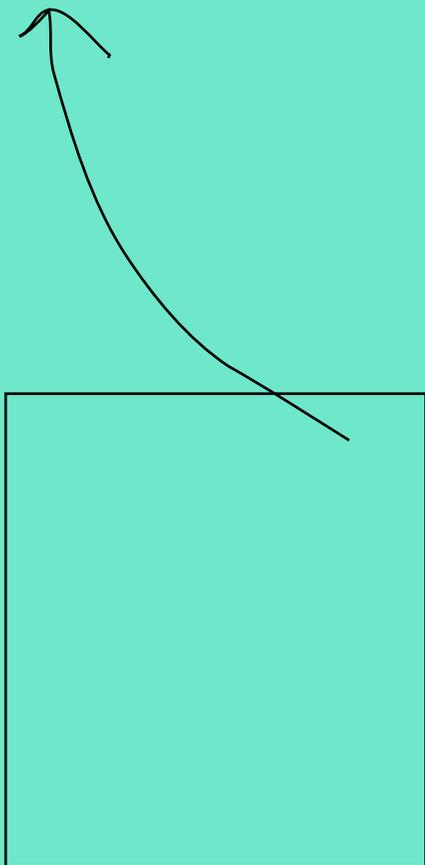
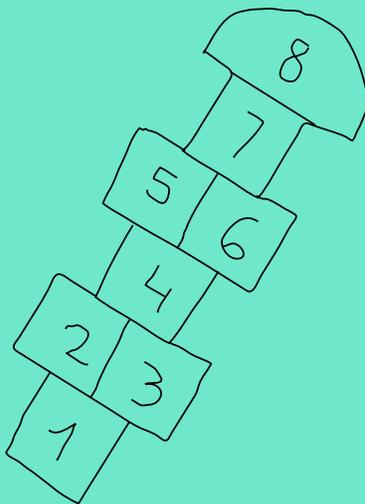
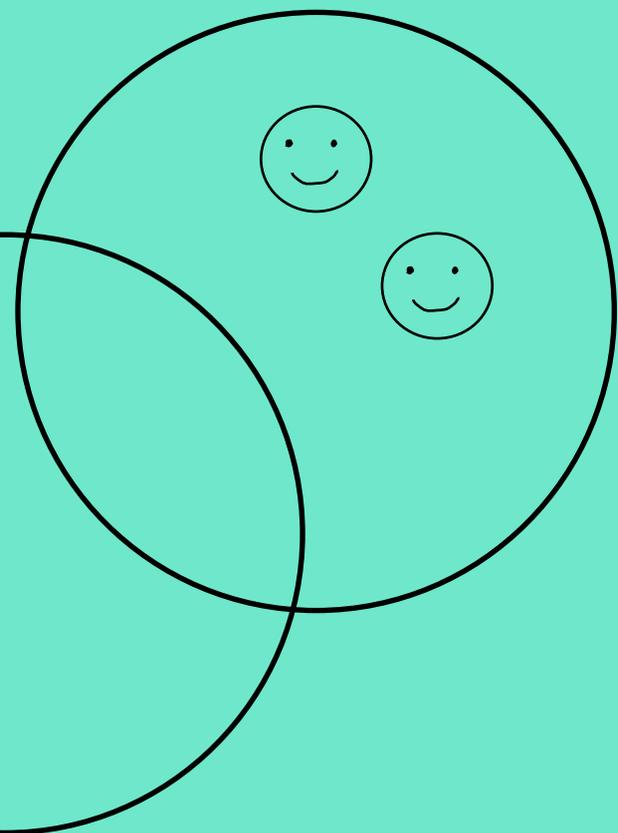
Le but de ces parcours est de laisser libre cours aux envies de ses utilisateurs. Ils sont balisés physiquement pour inciter les gens à les suivre, ils touchent l'entièreté des usagers, avec les différents regards qu'ils lui portent. Un regard quotidien sera poussé à déambuler dans son terrain habituel et à en voir une vision alternative. Un regard nouveau découvrira une ville à travers ces parcours qui poussent à voir des endroits spécifiques, tout en lui laissant le libre arbitre de les suivre ou non.

Pour renouveler la perception de l'espace public, le graphiste peut être embarqué dans l'aménagement. Le graphiste marque déjà l'espace public, il l'oriente et déplace les corps dans celui-ci. Souvent en aval du projet, il est appelé pour ses compétences à faire signe. Quand un côté participatif est présent, le graphiste se place en tant que créateur de lien sociaux. Il imagine des processus et des systèmes pour rendre plus accessible des projets auprès des participants qu'ils soient habitants ou utilisateurs de l'espace. Aussi, il vient renforcer les liens entre les interventions réalisés et l'espace public lui-même en les mettant en avant par son action. Le graphiste est donc un métier à multiples facettes et rôles, qui vient valoriser une initiative.

Tous ces cas d'études définissent des gestes, des outils, des systèmes, des marches et des techniques pour permettre une nouvelle exploration de nos villes en lançant de nouveaux récits individuels ou collectifs. Ces parcours poussent à observer la ville avec des envies futures qui en renouvellent la perception. L'idée est donc de se déplacer pour aller vers une histoire, de suivre une histoire qui se déplace et peut-être même de se déplacer en racontant des histoires. Ces mises en mouvement peuvent donc développer plusieurs itinéraires. Le premier se réalise pour mettre en avant une nouvelle version d'histoire. Le deuxième proposant un itinéraire déjà marqué en fonction d'une histoire précise. Le déplacement se déroule en fonction de celle-ci. Et la dernière, un itinéraire porté par une histoire racontée au fur et à mesure de celui-ci.

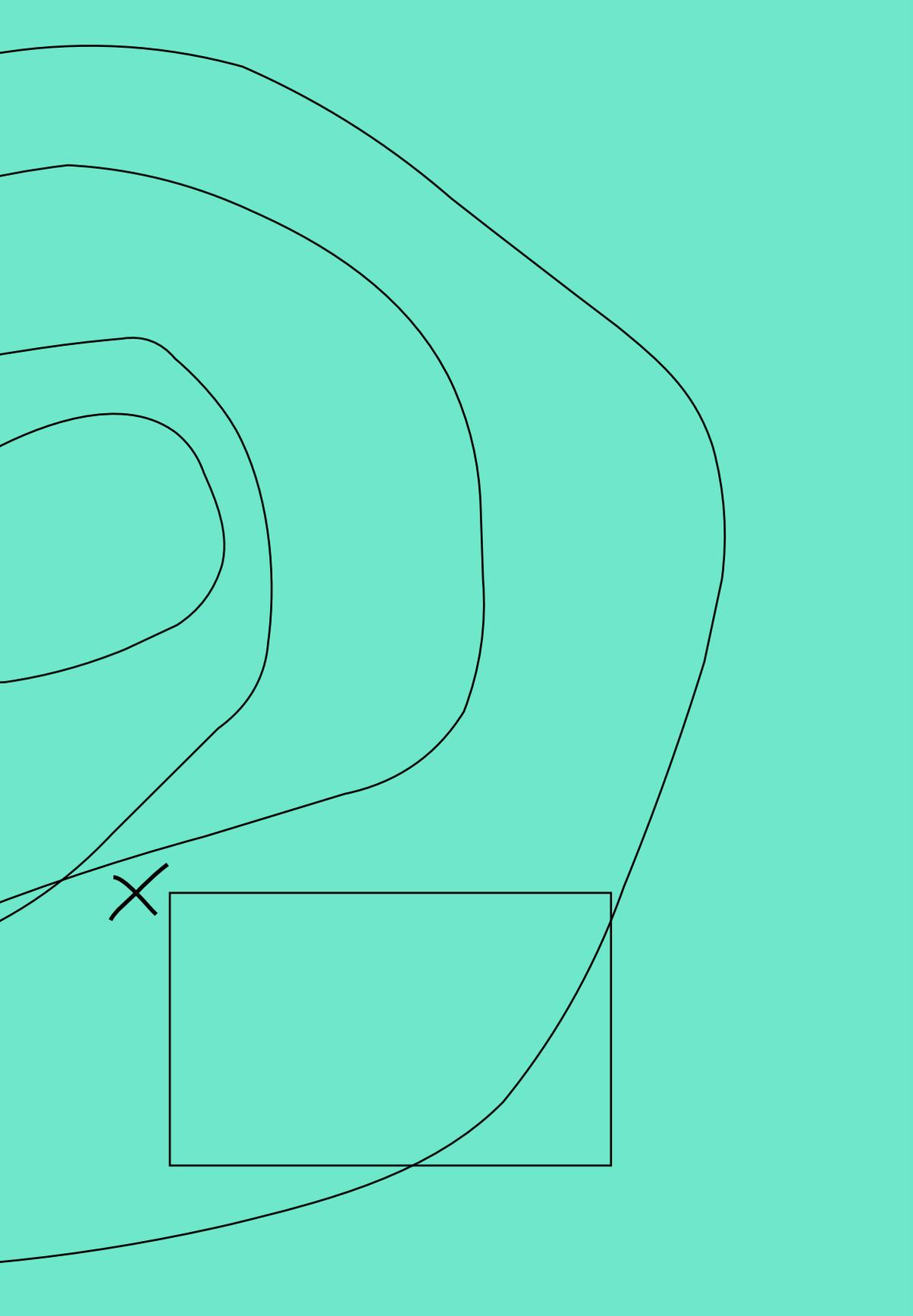
Les compétences communicationnelles, formelles, éditoriales du graphiste semblent lui donner une place importante dans une relecture de l'espace urbain par la mise en récit de l'espace public et la mise en mouvement de ses utilisateurs pour en produire une nouvelle lecture. **Le graphiste peut donc lui-aussi être l'initiateur d'un projet pour faire un aménagement. Il incite à une mise en mouvement signifiante en proposant des signes, des mots situés, des récits spacialisés, des histoires, des dérives, des itinéraires qui mettent les corps en action. Il porte des envies alternatives de redécouverte.**





la ville





Sources

Bibliographie

- * Atelier Genius loci (Toulouse), *Cinq jours à Ermenonville*, ISDAT, Institut supérieur des arts de Toulouse, 2019. ISBN 9781389481932
- * Boyer Élodie, Bruinsma Max, Pérez Éloïsa, *Graphisme en France n°27, Design graphique et société*, éditions Centre national des arts plastiques, Paris, 2021. ISSN 2553629X
- * Certeau, Michel de, *L'Invention du quotidien*, Union générale d'éditions, 1980. I.Arts de faire. ISBN 9782070325764
- * Chérel Emmanuelle, *Cartes et cartographie*. Trois Cent Trois, 2014. ISBN 9791093572031
- * Denis Jérôme, Pontille David, Artières Philippe, Torny Didier, Alauzen Marie, *Scriptopolis*, Éditions Non Standard, Paris, 2019. ISBN 9791096939053
- * Denis Jérôme et Pontille David, Gonçalves Soares Rafael, Pinter Vanina, *Graphisme en France n°19, Signalétiques*, éditions Centre national des arts plastiques, Paris, 2013. ISSN 12862584
- * Denis, Jérôme, et Pontille David, *Petite sociologie de la signalétique: les coulisses des panneaux du métro*, Presses des mines, 2010. ISBN 9782911266768
- * Ehrliholzer Regula, *Means to an End*, Everyedition, Allemagne, 2021. ISBN 9783952489482
- * Lanaspeze Baptiste, Lavessière Paul-Hervé, *L'art des sentiers métropolitains*, Editions du Pavillon de l'Arsenal, France, 2020. ISBN 9782354870553
- * Magne Emile, *L'Esthétique des villes*, éditions In Folio, Suisse, 2012. Introduction de Paquot Thierry, p.13. ISBN 9782884746281
- * Perec Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Christian Bourgois éditeur, France, 2020. ISBN 9782267032130
- * Urlberger, Andrea. *Parcours artistiques et virtualités urbaines*. Harmattan, Paris, 2003. ISBN 2747549615
- * Varnat Martin Julien, *Explorations Urbaines*, Analyse et récits du Grand Lustucru, éditions du Commun, Paris, 2021. ISBN 9791095630456

- * Venturi, Robert, et al. *L'enseignement de Las Vegas ou le symbolisme oublié de la forme architecturale*. P. Mardaga, 1978. ISBN 9782870090954

Articles

- * Austin John L, *Quand dire c'est faire*, analyse du discours en pdf.
- * Curnier Sonia, *L'espace public, une pratique sans critique* sur espazium, 2018.
- * Fraenkel Béatrice, *Actes d'écriture: quand écrire c'est faire* sur cairn.info, 2007.
- * Fraenkel Béatrice, *Les écritures exposées* sur peersee.fr, 1994.
- * Paquot Thierry, *L'espace public* sur cairn.info, 2009, p.3 à 9.
- * Rebord Guy, *Théorie de la dérive* sur infokiosques.net
- * Mogilevich Mariana, Campkin Ben et Ross Rebecca, *La simplicité symbolique des panneaux du métro de Mexico* sur theguardian.com, 2014.

Sitographie

- * <https://www.mucem.org/vivre-au-temps-du-confinement-la-collection>
- * <https://www.centrenationaldugraphisme.fr/le-signe>
- * <http://blog.marionbonjour.net/>
- * https://www.persee.fr/doc/linx_0246-8743_1994_num_31_2_1327
- * <https://infokiosques.net/>
- * <http://www.lalignebleue.net/>
- * <https://www.terra-aventura.fr/>

Les collectifs

- * <http://www.collectifetc.com/>
- * <https://bruitdufrigo.com/>
- * <http://www.bonpourlour.com/>
- * <https://www.superterrain.fr/>
- * <https://plateforme-socialdesign.net/>
- * <https://les-monumentales.tumblr.com/>
- * lafoliekilometre.org/
- * <http://nerougissezpas.fr/>
- * <http://www.agrafmobile.net/>

Théo Mouzard
du Collectif ETC

*** Comment définiriez-vous le Collectif ETC ?**

Aujourd'hui, on est un groupe d'architectes constructeurs et on utilise des outils des champs de l'architecture, l'art et l'urbanisme afin de mettre ça au service d'initiatives de changements sociaux et climatiques. On vient en soutien à des gens qui portent des valeurs dans lesquelles /auxquelles on croit et on met nos outils au service de gens qui développent ces valeurs-là.

*** Comment fonctionnez-vous ?**

Le détour de France, c'était il y a déjà 10 ans. Il y a eu pas mal de changements depuis. Aujourd'hui, on est 5 bientôt 6. 4 architectes et 1 illustratrice et on continue à avoir un fonction assez proche d'il y a 10 ans. On est toujours en statut associatif. Maintenant, on est tous salariés au smic. On continue d'avoir un fonctionnement collégial avec des outils à la fois de réunion hebdomadaire, semestriel, à la fois des outils numériques pour continuer à avoir un maximum de décisions partagées. Tout le monde est à peu près au courant de tout ce qui se passe.

*** Il y a toujours le même noyau de personnes qu'au début, lors de *Détour de France* ?**

Il y en a que 2 qui sont là depuis le début sur les 5. Après les autres, on est arrivés à la moitié, il y a 5-6 ans. Et oui, le groupe a pas mal évolué. Il y a des gens qui sont venus il y a quelques années et qui sont déjà repartis. Il y a plusieurs cas de figure, il y a environ 10 personnes du début qui sont parties sachant que ça fait deux ans à peu près qu'on a un groupe stable.

*** Comment choisissez-vous qui**

travaille pour quel projet ?

En général, il y a un binôme qui se monte/créé pour gérer un projet. Après maintenant qu'on est moins nombreux, on évolue là-dessus. C'est plutôt une personne toute seule qui va monter et creuser sur les bases d'un projet. Une fois que c'est établi, un binôme le rejoint et après, nous, c'est vraiment le chantier qui est au cœur de notre travail. Et sur les phases de chantier, les autres viennent à ce moment-là, selon le budget et l'ampleur du projet. Après il y a des projets qu'on suit un peu tout et après, il y a cette réunion hebdomadaire où on passe en revue tous les projets et où tout le monde peut s'exprimer et donner son point de vue sur ce qui se passe. Donc les deux personnes qui gèrent un projet ne sont pas non plus en autonomie totale. Ça reste un fonctionnement de groupe.

*** Comment trouvez-vous les personnes avec lesquelles vous travaillez/échangez? Comment vous les choisissez ?**

Nous-même on travaille le réemploi. On fait tous les chantiers de nos projets et c'est justement en étant à ce niveau-là de l'artisan et du travail de la matière qu'on arrive aussi à gérer cette question de réemploi de matériaux. Et c'est plutôt des profils qui ont des compétences dans les champs artistiques qu'on va solliciter, plutôt en graphisme, en art, autour de la vidéo. Au niveau des profils qui sont plus dans la construction, c'est nos compétences donc on a moins besoin. Mais il nous arrive d'embaucher ponctuellement quand on n'a nous-même pas les ressources suffisantes en interne. C'est surtout comme ça qu'on va choisir les gens. Le deuxième outil qu'on mobilise pas mal en dehors du chantier, c'est

la question du récit, de l'imaginaire, de la narration. Et sur ces aspects-là, on convoque d'autres disciplines et d'autres compétences.

*** Comment vous déterminez qu'un projet est intéressant pour vous et vos valeurs ?**

D'abord, on va vraiment regarder qui sont les bénéficiaires du projet, pour qui on travaille. C'est la première question qu'on va se poser et un peu le premier degré d'élimination du projet. Et c'est aussi le plus complexe à déterminer parce que c'est souvent là où il y a toutes les ambiguïtés. Donc par exemple, on va travailler avec des municipalités : est-ce que c'est une municipalité intéressante ou pas ? Est-ce que cette municipalité a l'air vraiment investie ou est-ce qu'elle fait ça par-dessus la jambe ? Est-ce que les personnes avec qui on dialogue dans la mairie, sont vraiment intéressées et comprennent ce qu'on fait ? Ou est-ce qu'on va devoir prendre 3 mois pour échanger avec eux et leur faire comprendre ce qui nous intéresse ? Inversement, c'est pareil avec la société civile : Est-ce que ces personnes-là sont vraiment intéressantes ? Quelle est la dimension militante qui existe dans leurs projets ? Comment eux-mêmes sont financés ? Comment eux-mêmes financent-ils le projet qu'ils nous proposent ? Donc c'est vraiment tout ce travail là qu'on va faire d'abord pour déterminer si le projet nous intéresse ou pas. Je dirais que nous, on travaille exclusivement dans des projets dans lesquels il y a une dimension constructive ou en tout cas au moins du « faire ». Donc si c'est un projet où il ne faut que réfléchir, on ne fait pas ça, on ne fait pas que réfléchir ou travailler sur de l'immatériel, on a toujours besoin d'avoir un moment une

approche concrète. Ça peut être léger parfois, là on revient d'Allemagne, on a fait de la céramique avec un groupe de participants. Par exemple, là on est loin des questions d'architectures et de constructions mais au final, pas tant. Mais concrètement ce qu'on fait ça peut être parfois léger, modeste mais en tout cas, il y a cette dimension du « faire ».

*** Il y a pratiquement toujours une première partie de projet où vous allez à la rencontre des habitants/ usagers des lieux où vous allez vous inscrire / intervenez : pourquoi c'est si important de les prendre en compte dans l'entièreté du projet ?**

Ça c'est un truc sur lequel on est beaucoup revenu par rapport à ce qu'on pouvait dire et essayer de faire il y a 10 ans. Par exemple, il y a 10 ans, le collectif parlait souvent du public spontanée de la vie et de faire des projets en intégrant les gens autour et tout ça. C'est quelque chose qu'on ne fait plus du tout et dont on a vraiment remarqué les limites. Et pour nous maintenant, c'est indispensable d'avoir un relais. D'avoir un intermédiaire, qui porte une stratégie parce que nous, on intervient un peu partout sur des formats qui sont plutôt de l'ordre autour de deux semaines. Et nous on ne peut pas porter des stratégies sur les territoires dans lesquels on intervient. Par contre, on a resserré à la fois notre discours et nos outils sur quelque chose de plus précis, qui est plutôt de l'ordre du soutien, de l'activation. C'est pour ça que c'est hyper important avec qui on travaille. Nous on vient soutenir des gens qui eux font ce travail là.

Tu peux regarder tous les projets qu'on a fait avec le maquis dans le Lubéron, ils font de l'éducation

populaire autour des questions de l'agriculture et de l'alimentation. C'est eux qui montent des communautés autour des projets, c'est eux qui vont une fois par semaine. Et nous on intervient avec nos outils du « faire », du chantier, de la création, de la narration pour soutenir la démarche en place. C'est ça qui est hyper important, c'est de voir qui mène ces stratégies là. Pour nous, c'est hyper important de ne pas prétendre le faire parce que si tu commences à prétendre le faire, je pense que c'est là qu'il commence à y avoir dissonance cognitive parce que tu n'es pas un habitant. C'est quelque chose qu'on a essayé de faire nous-même dans le quartier de la Belle de Mai pendant 5 ans autour du projet de l'ambassade du turfu. Il y a eu pleins de belles choses, c'était super à pleins d'égards mais il y a quand même eu cette notion : on était pas habitants du quartier et qu'on n'était pas les bénéficiaires direct de la stratégie mise en place. Après, on a travaillé avec des gens qui le faisaient : les centres sociaux, les associations déjà présentes qui eux sont du terrain et sur le terrain. C'est toute cette notion là de pas faire pour les gens mais de faire avec les gens. Pour avoir cette différence là, il faut travailler avec des gens qui sont déjà avec les habitants. Il ne s'agit pas d'aller voir les habitants pour aller les voir. Ça fait des années qu'on ne parle plus de participation pour parler de ce qu'on fait. Et ce n'est pas simplement d'aller voir des gens pour leur demander ce qu'ils pensent, nous on pense qu'il y a pleins de dérives autour de ça. Dérive notamment parce qu'il y a un gouffre entre ce qui est dit et ce qui est fait. Donc il y a beaucoup de discours autour de ces pratiques là : de la participation, de l'inclusion du public. Et dans la réalité des faits, c'est beaucoup plus compliqué pour

plusieurs niveaux. Je ne vais pas rentrer dans les détails mais je vais au moins te donner une piste : à qui revient le pouvoir de décision dans les projets ? Et c'est pour ça que maintenant on travaille exclusivement avec des personnes qui font ce travail de monter des communautés.

Par exemple, on essaie de monter un projet à Toulouse dans le quartier du Mirail. C'est un bon exemple de projet qu'on fait en ce moment. Il y a des associations dans le quartier du Mirail qui veulent monter un projet sur une énorme friche qu'il y a pas très loin de l'école d'architecture. On a été contacté par le DNmade du lycée d'à côté par une enseignante avec qui on a déjà bossé ailleurs. On est invités à faire un workshop pour soutenir l'initiative des citoyens qui veulent monter un projet de jardin et de faire maraîchère dans le quartier. Eux, ils sont super chauds, par skype, ça se sent. Ils sont enthousiastes et leurs valeurs sont tops. Ils sont prêts à monter au créneau auprès des institutions et des pouvoirs publics pour défendre leurs idées. Nous, on est chauds. C'est eux qui font ce boulot. Nous, on va pas se pointer dans la friche pour faire un petit spectacle pendant deux semaines et croire qu'on va monter une communauté de gens qui vont occuper le lieu. Non, on va travailler pour des gens qui font ça, ça demande du temps, ça fait des années qu'ils sont là-bas. Ils connaissent tout le monde et justement c'est ça qui est chouette. Par rapport aux projets anciens, c'est vraiment le point où on a évolué. On a observé pleins de dérives et qu'il y a 10 ans quand on le faisait, on était pas tout seul à dire ces choses-là et les institutions se sont de plus en plus intéressées à ce sujet au point de le tourner de tel sorte que ça ne ressemblait plus vraiment à ce qu'on

voulait faire.

*** Pour Appy Apt : C'est la ré-activation d'un quartier avec deux lieux. Vous utilisez la carte comme un outil de compréhension de l'espace vu sensiblement par les habitants. Est-ce que vous pensez que la carte est le meilleur outil qui permette de retranscrire une vision ? Et dans le futur ?**

Comme dit plus haut, on ne travaille plus trop sur ce genre d'outil maintenant. Maintenant, ça a une part assez marginale. C'est vrai qu'on l'a fait plusieurs fois. La dernière fois, ça devait être en 2019 à Bastia. C'était porté par quelqu'un du collectif qui n'est plus là et qui était un peu intéressé par ces outils-là. Mais à l'heure d'aujourd'hui je ne sais pas qui ferait ça dans le collectif. Ce n'est pas pour ça que ça n'a pas de valeur. C'est juste des appétences personnelles pour des types d'outils. La carte c'est déjà un élément de médiation entre le terrain et les gens.

Nous, il n'y plus trop de médiation, c'est plutôt directement dans le « faire ». Et même, sur la majorité des projets, on partage la réalisation et le chantier avec les habitants mais pas dans la conception. Parce que la conception c'est une médiation aussi et ça demande beaucoup de temps pour être bien fait. Ce n'est pas juste dire aux gens « tenez un papier, un crayon, dessinez moi ce que vous voulez ». Être capable de transmettre des outils de conception que nous-même on a mis des années à apprendre, ça ne se fait pas en deux réunions publiques de 2 heures. Du coup, ça peut être hyper chouette.

En Afrique du sud, il y a Carin Smut, une architecte qui fait un boulot

extraordinaire dans des quartiers pauvres sur des projets qui durent 2 ans. Elle va vraiment impliquer les habitants, elle va faire des ateliers, leurs apprendre à dessiner, leur montrer des références d'architectures du monde entier, construire le programme avec eux, identifier les ressources du quartier à la fois les savoir-faire et les ressources matérielles. C'est un boulot de dingue. Mais ça prend 2 ans, ce n'est pas 2 réunions. Elle est impliquée à 200%.

Il y a un bon article dans la revue Criticat. C'est tous ces éléments là de médiations entre les gens et le projet qui peuvent être intéressants mais qui demandent, à mon sens, du temps. C'est aussi des outils avec lesquels les gens ne sont pas à l'aise ou familier. L'outil de la carte, de la conception. Rien que de concevoir un projet, de le dessiner, de s'approprier ces outils-là, ce n'est pas simple pour les gens. On travaille vraiment avec des choses beaucoup plus simples qui sont de l'ordre de la construction et du faire. Et je pense que les outils qu'on mettrait en place sur ce type de famille d'outils, ce ne serait pas la carte, ce serait plutôt des processus artistiques. Ces derniers temps, par exemple, on a, dans l'histoire du collectif, régulièrement utiliser le film. Il y a une page qui est dédiée à ça sur notre site, qui recense tous les films qu'on a fait. On aimerait le renouveler avec de vrais budgets et pas de manière ultra périphérique, mais de le faire bien. Ce serait un outil super chouette.

*** Dans ce projet, vous avez travaillé de concert avec des graphistes qui ont imaginé une intervention graphique au sol pour relier les deux lieux : vous provoquez un itinéraire. C'est assez rare pour vous d'utiliser la fonction**

d'itinéraire dans vos projets ? C'est plus dans une fonction utilitaire / signalétique ou au contraire : poétique, ou les deux ?

Si, on peut carrément utiliser la fonction de l'itinéraire dans nos projets. Par exemple, aujourd'hui, je pense spontanément au projet de la ruée vers l'autre (<http://www.collectifetc.com/realisation/la-ruée-vers-lautre/>) ou on est intervenus 3 fois mais la troisième, c'était pour un fanzine, c'était différent. On est intervenus 2 fois pour des chantiers, et à chaque fois c'était un parcours qui reliait plusieurs points sur une carte. Et dans des terrains qui ont aussi été improvisés, décidés par des gens. C'était un concept pictural décidé entre 3 communes qui ont fusionnées dans une grande. On devait intervenir dans chacune donc on en a fait 2 et finalement, la 3^è, ils n'avaient plus de sous. À chaque fois, c'était cette idée d'itinérance d'une cabane à une autre, d'interventions à l'autre. C'est un concept qui nous reste intéressant et qu'on pourrait refaire.

*** Pourquoi le récit (sous forme d'histoires et à différents niveaux selon le projet) a une aussi grande place dans votre pratique, pour parler d'un espace ? Pourquoi le récit ?**

Il y a pleins de raisons. La première, c'est un outil qui permet de fédérer les gens plus facilement. Sous entendu, si tu fais une réunion publique dans la rue en tendant le micro aux gens lorsqu'ils passent, en leur demandant : qu'est ce que vous voyez plus tard pour votre ville ou pour cet espace public ? C'est potentiellement hyper chiant. Travailler avec les outils du récit, c'est une manière de ramener de l'humour, du désir, du plaisir à faire les choses et

c'est un contexte plus agréable pour les gens parce qu'on a tous envie de déconner en racontant des conneries qui sont en faite souvent pas tant que ça des conneries. Et c'est souvent une manière de faire parler les gens qui est aussi intéressante tout en étant amusante. La dessus, je te renvoie sur le travail de Laurent Petit de l'agence nationale de psychanalyse urbaine qui fait un boulot génial. Justement, il psychanalyse les villes à partir d'interventions dans l'espace public en posant des questions aux gens et tout ça. Il se situe dans l'imaginaire de la psychanalyse, il y a des transats, une blouse blanche. J'en ai fait une avec lui à Saint-Denis, les gens racontent vraiment des choses intéressantes. Et dans un cadre qui est fun. Je pense que le principal outil, la principale raison de développer des outils, c'est aussi ça. Nous, on intervient particulièrement par le chantier. Et le chantier, c'est pas forcément quelque chose ou tout le monde est à l'aise. Manipuler des outils, des matériaux un peu lourds, être dans le bruit, la poussière, ça plait pas à tout le monde. C'est aussi un univers plutôt masculin... Les outils du récit, que ce soit tenir la caméra, coudre des costumes, dessiner, être acteur, sérigraphier des tissus, ça permet de s'ouvrir sur d'autres publics. C'est la deuxième raison. Toucher un public plus large. Après travailler dans le plaisir et l'humour.

La troisième raison, c'est qu'on travaille souvent avec des gens dans des espaces qu'ils fréquentent beaucoup, parfois au quotidien et travailler sur le récit permet de décaler le regard et de regarder différemment, de rêver d'autre chose. De débloquent un petit peu qu'est ce qu'il serait possible de faire. Notamment, je pense que ça a un potentiel politique assez

intéressant « tiens mais en fait les choses pourraient être différemment ». C'est un bon point de départ pour se réapproprier comment on veut vivre demain. C'est un peu grandiloquent, ambitieux mais c'est quand même une direction dans laquelle aller.

*** Pour *Épopée poétique* ou vous proposez une déambulation et un itinéraire dans la ville de Tours, « Faire le projet » s'accompagne d'utiliser le récit lui-même ? Pourquoi utiliser l'itinéraire / la déambulation sans laisser de traces ? Pourquoi pas une signalétique pour permettre aux gens d'activer le projet plus tard ? Vous avez très peu de projets qui utilisent la signalétique ou le marquage.**

C'est vrai. On est aussi sur des besoins, des usages concrets. Immédiats, pas dans la projection donc on veut que quand on reparte, les espaces soient pratiques et utilisables. Pas prospectifs ou à construire plus tard. C'est marrant parce qu'on a fait un projet à Annecy autour d'un espace public dans la ville : un îlot qui a brûlé. On doit travailler sur la valorisation de la filière bois et dans la méthodologie, on ramenait des troncs d'arbre sur place pendant quelques mois et après on venait les scier. Assez beau, poétique. Intéressant sur plusieurs points, on s'est rendu compte en revenant en septembre pour les scier et les réarranger de manière plus pratique. Ce sont des plateaux qui sont en train de sécher, c'est pas du mobilier pur et dur même si ça y ressemble. Et les gens ont plus compris. Ce sont souvent des choses décalées et les gens ont du mal à comprendre. Donc qu'il y ait un résultat à la fin c'est aussi important parce que c'est là où ils voient l'utilité première de notre

intervention, ils voient pourquoi ils dépensent leurs argents. On pourrait être identifié dans le champ de l'art, mais on ne l'est pas du tout. On est attachés à cette notion du design qui est d'avoir une utilité, un rôle, un sens.

*** Où est la place du graphiste dans vos projets ?**

Ah, parfois elle est méga importante. Je pense au projet du Papomo, le gradin mobile. Tout le travail qu'on a fait sur les drapeaux, pour nous ça transformait tout le projet et lui donnait une autre dimension. On voulait que ça fasse un signe dans l'espace public quand on le déploie. Un travail en hauteur qui bouge, qui flotte, qui soit coloré. Vu que le gradin est à hauteur d'homme, il peut vite disparaître si des gens sont devant. Roméo Julien est un artiste. Le résultat est beau et tous les gens sont émerveillés et voient plus les drapeaux que le gradin. Ils ont un rôle plus important.

Un autre projet de cette année : le cabanon de Simon où on a invité Élodie Lascart qui est une illustratrice. Elle est venue peindre une grande fresque sur des plateaux de table. Et quand les tables sont rangées, pliées. C'est un local commun pour des personnes en situation de handicap. Il y a une personne qui a travaillé avec Élodie sur les dessins et qui a participé à la fresque, il est trop content d'y avoir participé. La première chose que voit les gens finalement c'est le visuel, plus que notre projet. Le design graphique n'est pas accessoire, ni la déco en plus ou on met 3 coups de peinture. C'est ce qui rend parfois le projet beau. Ça peut paraître un gros mot de parler de l'esthétique, c'est un sujet important notamment dans la dimension plus politique : d'ouvrir des projets à

d'autres. Le travail des graphistes, c'est ce qui se voit en premier et le plus, surtout que nous on est dans la frugalité et la sobriété. C'est ce qui va attirer les gens, d'autant plus s'ils participent à la réalisation.

Je pense à ça parce qu'on a participé à une lutte de quartier qui s'appelle la Plaine. Il y avait pleins de gens qui militaient contre le projet de la ville. Souvent les formes qu'ils utilisaient étaient connotées et un peu clichées : le tag, c'était bourrin. Donc comment les habitants du quartier peuvent s'approprier ces codes? À partir du moment où l'ambiance est connoté, notamment par l'atmosphère graphique. Elle a beaucoup de poids dans la manière dont tu es capable de t'ouvrir à d'autres gens, ce n'est pas anecdotique.

*** La quand tu m'expliques ces projets, le graphiste/artiste, c'est plutôt une personne qui vient poser quelque chose plus tard sur votre projet. Est-ce que le graphiste prend une place de penseur parfois dans le projet? Est-ce qu'il accompagne l'aménagement ou est-ce qu'il fait l'aménagement?**

Non, non ils travaillent dès le départ avec nous. Souvent, on a des intentions et c'est à partir de celles-ci qu'on les sollicite. Sur le PaPomo, on n'a pas dit à Roméo : qu'est ce que tu veux faire? On lui a dit : on veut travailler sur des signes, des textiles, de la couleur, sur un univers qui se rapproche des fanions de bateau. Et après, il fait son boulot. Élodie pareil, on lui a dit : on pourrait bosser sur une fresque en céramique... Le premier pas, c'est nous qui le faisons et c'est aussi parce qu'on a l'habitude et l'expérience de savoir

ou les personnes peuvent intervenir. Et nous-même, on maîtrise le dessin. Très souvent, presque à chaque fois, ils interviennent sur le chantier, sur le « faire » en collectif. Donc ils sont avec nous sur les chantiers, pas loin dans des bureaux. Donc Élodie était avec nous sur le chantier, avec les personnes en situation de handicap. Roméo sur la conception, l'initiation à la sérigraphie...etc. Donc c'est aussi comment on implique les gens dans ce travail là.

*** Est-ce qu'il vous aide dans la partie ou vous formuler vos intentions, dans les analyses de terrain ?**

On aimerait bien mais concrètement, il y a un enchaînement d'événement qui fait que souvent, c'est déjà trop « tard » : nous de notre côté : on va commencer à bosser sur un projet et là, on se dit « tiens, on pourrait faire ça ». Et des personnes nous contactent pour travailler... Donc on a déjà une intention quand on contacte les gens.

On en a déjà parlé plusieurs fois, notamment avec Cécile qui est illustratrice chez nous et qui nous le dit tout le temps : il faut qu'on bosse avec les gens en amont. Sur les dimensions artistiques et graphiques, on essaie de laisser un maximum carte blanche. On laisse les gens libres et on les assiste dans la production mais les besoins sont identifiés.

*** Et dans le futur ?**

Plus sur des formats d'un appel d'offres. Si on répond à un appel d'offre avec un graphiste en amont en disant au commanditaire qu'on travaillera avec un graphiste. Et là, l'intégrer vraiment. Ça fait un moment qu'on ne

fait plus d'appels d'offres, on ne sera plus amené à en faire. Ça risque de pas trop arriver mais sur ce format-là, ça pourrait le faire.

*** Finalement, tu me parles d'illustrateurs, d'artistes...Est-ce que vous travaillez avec des graphistes, si oui lesquels ?**

Super Terrain et Formes vives, c'est avec eux qu'on a été les plus proches. Ces derniers temps, on travaille avec d'autres gens aussi. Roméo Julien. Dernièrement, Bonne frite. La, Diane Bousquet. Marion Chdanof qui fait partie d'un duo : Palfroi. Mais c'est pareil, c'est plutôt des artistes. Une autre personne dont j'aime bien le travail c'est Pierre Tendi qui est basé à Marseille. On a travaillé sur un projet il y a très longtemps : l'alpe d'huget. On aimerait plus travailler avec des graphistes.. Et sur notre propre communication, on aimerait bien avoir plus de boulot fait à ce niveau. Sur la manière dont on les raconte, donc comment on en parle. On a plus tellement d'énergie à mettre dedans. Mais on a aussi une économie hyper light, fragile. On est au smic et on travaille sur des projets avec pas beaucoup de moyens mais avec beaucoup de sens. C'est vrai que les interventions artistiques, graphiques peuvent facilement être « en plus ». On essaie de plus en plus que ce ne soit plus le cas. Au final, on travaille pratiquement à chaque fois avec des intervenants spécialisés dans ces champs-là.

*** Il y a beaucoup de collectifs d'architectes, de paysagistes qui travaillent sur toutes ces questions là, mais très peu de collectifs de graphistes. Même dans les collectifs/studios actuels,**

les graphistes n'ont qu'une place vacante parfois. Il y a beaucoup de collectifs d'architectes, de designers d'espaces, de paysagistes. La place du designer graphique vient un peu après ?

Tu peux croire que c'est en plus, mais pas du tout. D'où mes réponses. Il y a un autre truc qui fait sens que je t'ai déjà dit mais que je te redis : nous les graphistes et les architectes avec qui on travaille, ils ne sont pas du tout satellite par rapport à la manière dont on travaille avec les gens, au contraire. Bonne frite, on a bossé avec lui sur le projet dans un ehpad : Paquita. Il était à fond avec les petits vieux et les étudiants. Il a inventé des tampons au bout des béquilles pour les résidents de l'ehpad. Ce n'est pas du tout périphérique. C'est pas seulement sur l'esthétique mais aussi sur tout le processus qu'il y a derrière : les histoires. Et là-dessus, on essaie de bien le raconter. Tu pourras regarder.

Tout dépend de l'attitude qu'adoptent les gens. Du temps à mettre dans ce processus.

*Annabelle Eyboulet
du Collectif Bruit du Frigo*

*** Comment définiriez-vous le Collectif Bruit du Frigo ?**

On a des projets assez éclectiques. Nous sommes un collectif qui travaille sur l'espace public, dans une démarche artistique et en impliquant des participants qui sont des habitants, en les incitant à découvrir leurs territoires. Le fil rouge, de nos projets, sera toujours la dimension participative et la valorisation des territoires.

*** Vous êtes un collectif pluridisciplinaire, comment fonctionnez- vous ?**

On est 6 salariés travaillant à temps plein toute l'année. On est une équipe à géométrie variable, des personnes viennent s'agréger pour des projets spécifiques, des temps courts. On s'attache à cette pluridisciplinarité. Les projets sont participatifs et plus on vient développer des médiums différents, plus ça permet de mobiliser des personnes au centre d'intérêt diverses. Ça fait la spécificité de bruit du frigo, il y a quand même 3 architectes sur 6 salariés ainsi qu'une juriste (c'est de plus en plus compliqué d'agir dans l'espace public), deux personnes viennent gérer la coordination : l'écriture du projet jusqu'à la réalisation. L'architecture n'est qu'une partie du projet, il y a une dimension sociale et artistique autour. Avec Jeannette et Gwen, on vient de milieu artistique, musical et du spectacle vivant. On a vraiment des regards différents et on a tous chacun notre sensibilité.

*** Les besoins des habitants/ usagers des lieux ou vous allez vous inscrire / intervenir vous préoccupe et sont au cœur de vos problématiques : pourquoi c'est**

si important de les prendre en compte ?

Bruit du Frigo a été fondé en 1997, les actions ont démarré en 1995 par deux étudiants en architecture : Yvan Detrez et Gabi. La première question qu'ils se sont posés : on est étudiants en architecture et à aucun moment ne se pose la question de l'habitant et de l'usager ? On nous demande de construire des bâtiments sans poser la question de qui va y vivre et comment. Ils ont commencé par mener des actions militantes dans des quartiers un peu délaissés avec cette idée de revaloriser les espaces et surtout d'impliquer les habitants à observer la ville, à se questionner sur la façon dont elle est fabriqué et à en être acteur, à donner son avis et leur redonner du pouvoir d'agir.

*** Vous fournissez les outils ?**

80% de notre activité, c'est de travailler avec des agences d'architectes, d'urbanistes, paysagistes dans le cadre d'aménagement ou réaménagement urbain. Nous, notre mission ça va être la partie concertation et participation citoyenne. On ne fait pas des concertations réglementaires et d'ateliers publics (ou tu parles des trottoirs -par exemple-). On considère qu'une concertation se fait autrement qu'avec un mot dans la boîte aux lettres des habitants et on va essentiellement se déployer dans l'espace public. Pour faire simple, on fait un premier temps de repérage sur le territoire dans lequel on va intervenir. Ensuite on rencontre les acteurs emblématiques du territoires -les associations- ce qui va nous permettre d'avoir des connaissances plus précise et de comprendre les enjeux. Et là, on établit un mode d'action. Être dans

l'espace public, se rendre visible par des dispositifs variés -en fonction du contexte- afin de créer des rencontres et des discussions informelles. À partir de là, on discute, on collecte des besoins et envies, c'est à partir de ça qu'on détermine une forme architecturale par le biais de chantier participatif.

*** Donc, vous passez toujours par des personnes qui ont déjà un regard sur le territoire ?**

Oui parce que les associations peuvent faire le relais auprès des habitants. On essaie de voir comment notre projet peut soutenir une initiative commencée par une asso pour montrer aux institutions « regardez, ça marche ». Dans l'espace public, ça permet de mobiliser des habitants qui ne se seraient pas forcément intéressés aux associations et centres sociaux.. On pousse la rencontre avec des univers totalement différents dans l'idée de les impliquer dans un projet. L'enjeu principal est de générer de la rencontre, de venir re-dynamiser des quartiers qui sont en perte de vitesse et d'y remettre un peu de vie. Souvent, les chantiers sont associés à des temps de repas, concerts, spectacles, pour créer des temps forts qui viendront marquer le territoire et laisser une trace socialement.

*** Est-ce que le graphiste a une place dans vos projets ? (formulation d'intentions, analyses de terrain)**

Il a une place importante. Il n'y en a pas dans l'équipe parce qu'on a tous des notions en graphisme. Les projets plus petits, on va nous même faire nos communications et outils. Sur des projets ou on peut se permettre d'embaucher un graphiste, on le fait et on essaie de le faire souvent.

J'interviens à l'école d'archi la semaine prochaine pour parler de l'importance du graphisme dans les projets qu'on mène, parce que je trouve que c'est important de faire des belles choses. Ça peut paraître bête et naïf comme ça mais quelque chose de soigné avec une unité et cohérence graphique va permet de créer un univers, une identité. Ça participe à la générosité des projets. On recherche souvent un graphiste à 5 pattes avec son univers, qui gère la mise en page... Au-delà du support papier, d'une affiche par exemple, on aime que le graphiste intervienne en termes de signalétique, de peinture sur les structures, des parcours graphiques pour relier nos aménagements...

*** Quels outils utilisez-vous beaucoup ? Utilisez vous la signalétique parfois ? (Atelier urbain de certé)**

On n'est pas graphistes. Donc on va pas proposer un projet de signalétique. Elle sera connexe à un projet. C'est une mission complémentaire. Mais on s'attache à créer du lien, des ponts avec ce qu'on fait. Tu as plusieurs projets intéressants à ce niveau : Le projet de l'ayoudin avec le graphiste Guiomi, le jardin linéaire invisible à Pau avec le collectif d'illustrateurs, graphistes, typographes Bon pour un tour

*** Est-ce qu'il participe au projet dans la conception ?**

Ils ne sont pas intervenus sur tout l'aspect de concertation mais plutôt à la fin. Ils ont participé à des temps de réunions collectives justement pour se nourrir des échanges, de ce qui se disait. Mais il n'y avait pas de mission de retranscription de leurs parts. Mais on ne fait pas de design social. On fait les livrables nous même

à partir des comptes rendus d'atelier. Le graphiste n'est pas présent à tous les ateliers. On a besoin nous-même d'analyser cette manière donc on laisse cette partie en interne. On le trouve donc dans l'espace. Et aussi, on invite beaucoup de graphistes et illustrateurs à venir restituer un projet par le biais de la cartographie sensible, dessiné des projets qu'on a mené. Plus sur la question de la trace et de la restitution, moins sur le travail de concertation, d'outils, de collectes, de carto pour collecter la parole des habitants.

*** Penses-tu que l'actualité (la pandémie avec ses confinements) a remis d'actualité cette envie d'explorer et d'aborder l'espace public autrement ?**

Comment les gens vont réinvestir l'espace public ? J'ai l'impression que c'est revenu assez naturellement. Par contre, il est difficile d'avoir du recul là-dessus. Pendant la pandémie, on a complètement stoppé notre activité puisqu'on passe par le biais de rencontre, du participatif, dans le contact et dans l'espace public. On a commencé à réfléchir à des méthodes alternatives mais ça ne correspondait pas à nos envies. Ça devenait des choses aseptisés, notamment par le numérique mais ça cloisonne.

*** Pourquoi travaille-t-on dans la rue ?**

On rencontre des personnes qui sont complètement éloignées de tout. J'ai suivi notamment le jardin invisible de Pau, la dynamique qu'on avait relancé par le biais de nos évènements, aménagements, l'espace public qui était réinvesti par les habitants, cette pandémie a tout freiné. Le lien, que certaines assos avaient créé avec des

personnes, s'est perdu.

*** Vous initiez vos propres projets, comment ça se déroule ? comment vous décidez quels espaces doivent être investis / ou vous vous sentez à l'aise de vous inscrire ? Comment vous déterminez qu'un projet est intéressant pour vous et vos valeurs quand ce sont des commanditaires qui viennent à vous ?**

On travaille avec le commanditaire en leur fournissant notre expérience. On va être force de propositions la plupart du temps. On nous appelle sans trop savoir comment on travaille. On répond beaucoup à des marchés publics avec des agences, c'est des marchés ou il y a une volonté au départ des élus d'impliquer les habitants. Quand elle y est, on y va sinon on se fatigue. Parfois la participation est minime, que ce soit en terme de budget qui est alloué et souvent, on va mettre les pieds dans le plat et on propose autre chose. Justement le chantier, la production, pré-figuration, expérimenté à l'échelle 1, en construisant. On argumente. Les projets sur lesquels on ne va pas : il n'y a pas de donnée participante ou qu'elle y soit mais elle sert à de la manipulation politique. En général, on le sent dans le phasage, le montage que ce n'est pas du tout cohérent. Et ça c'est casse-gueule.

Luc de Fouquet
du Collectif SuperTerrain

*** Comment fonctionne le collectif SuperTerrain ?**

Ça fait 7 ans qu'on travaille ensemble et on a deux antennes : deux à Nantes et un à Marseille. On a une organisation simple, chaque membre porte des projets et en a le contact principal. L'ensemble des décisions, même graphiquement, sont décidées horizontalement, on en parle ensemble. On a plutôt la même culture des formes, ce qui nous plait, mais pas forcément des profils complémentaires. Tout le monde est capable de mener un projet sur tous ces versants donc on se les répartit. On fait tous de la compta, du ménage et du graphisme. On ne mène pas un projet à 3. On se fait confiance et on discute des grandes décisions pour laisser l'un de nous développer la piste graphique.

*** Est-ce que vous pouvez me parler du projet *Cité de chantiers de Colombelles* ? Comment ça s'est déroulé ? Comment s'était s'inscrire en tant que graphiste dans un projet comme celui-ci ?**

C'est le collectif ETC qui est venu nous chercher. On avait déjà travaillé ensemble par le passé, ils savaient qu'on était capable de répondre aux objectifs qu'ils se fixaient. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait un projet de cette envergure et je pense qu'ils avaient besoin d'être accompagnés pour se délester de la partie graphique pour la donner à des personnes dont c'est l'activité principale. Quand on arrive sur un projet, que ce soit de l'espace ou de l'identité ou une installation artistique, on va d'abord réfléchir au contexte, analyser ou est ce qu'on se situe et c'est quoi les temps donnés dans lesquels on s'inscrit ?

Là, c'était l'ancienne friche et le passé industriel de ce site. L'idée était de construire un petit imaginaire qui fasse le trait d'union entre le futur lieu qui allait être la cité des chantiers, le wip et le passé historique. On est allés gratter dans les archives, on trouvait ça important que dans l'histoire qu'on raconte, ça en fasse partie. On a collé sur les conteneurs des chiffres, des petites expressions, des évocations qui étaient liées au passé de la halle. Par ailleurs, l'autre élément important c'était d'employer le maximum de matériaux de réemploi. On a décidé que tout le lettrage serait fait à partir des bouts de tôle qui avaient été découpés. Donc la signalétique a été faite à partir de ça.

*** Le premier acte de signalétique à été de fabriquer une enseigne qui permet de nommer la grande halle à Colombelles *Cité de chantiers*. Pourquoi l'acte de nommer le lieu est important ?**

Pour nous, la narration, c'est une façon de donner des points d'ancrage au public. Si tu ne qualifies pas le lieu, tu peux espérer que ça émerge avec le temps. Mais c'est pareil la « halle qui turbine » c'était le nom d'une salle. On trouvait que c'était beau. L'exploitant voulait l'appeler le « wip ». On trouvait dommage de l'appeler avec un anglicisme qu'on retrouve partout alors que la halle qui turbine évoque un endroit où ça turbine, ça travaille. Remettre un peu de poésie là-dedans.

*** « Dans un second temps, nous avons travaillé à la création d'un nouveau langage jouant des parallèles entre l'histoire du lieu et le futur lieu de vie et de travail. » C'est-à-dire ?**

On ne voulait pas effacer complètement le passé. Là, vu qu'on était dans un accompagnement de la démarche architecturale, on a essayé de jouer avec les mêmes idées... La *cité de Chantier* reprend la même forme architecturale, nous c'est pareil, on s'est dit qu'on allait évoquer des choses qui répondent à l'existant.

*** Donc le récit dans l'espace public, ça aide à appréhender les habitants, à les faire s'impliquer ?**

C'est un point de méthodologie qu'on a en plus valu avec le collectif ETC oui. Effectivement ils peuvent se débrouiller en graphisme avec leurs moyens, je vais te parler d'un autre chantier à Rennes qu'on a réalisé en commun encore et qui est sur leur carte du détour de France. Finalement, on a accompagné pendant trois semaines leur chantier mais pas tellement sur l'envie de créer l'identité visuelle de ce chantier éphémère. Mais plus sur l'idée de produire une édition qui accompagne l'expérience de ce lieu de vie qu'est le chantier, de le documenter.

*** Dans les projets que vous faites en commun avec le collectif ETC, est-ce que vous participez à la réflexion du projet, à qu'est ce qui va être fait ? Même sur l'aspect architectural ? Est-ce qu'il y a un échange ? Où est-ce que vous vous cantonnez dans le côté formel / esthétique ?**

Non, ça ne se mélange pas beaucoup. Après ça dépend des projets, on va donner un avis si on nous le demande. Nous, on accepte complètement de pas du tout y participer. Ce sont des projets sur lesquels les architectes nous contactent et c'est eux qui portent la vision globale. C'est eux qui vont être le

fil qui connectent entre pleins de corps de métier différents. Peut-être aussi qu'on a pas eu aussi les types de projet ou tu peux t'associer et faire partie vraiment d'un groupement mais oui, on participe, on donne nos avis mais ce n'est pas nous qui posons le permis de construire. On accepte volontiers d'être, d'intervenir à l'endroit où on se sent les plus à l'aise ou on pense qu'on a des idées à apporter. Et justement, de prendre comme contrainte le fait qu'il y ait déjà une idée au début plutôt que de tout créer. « Ok ils essaient de raconter ça et nous qu'est ce qu'on peut faire pour augmenter et donner un écho à ce qu'il raconte ? »

*** Pour le projet Panneaurama dans la ville de Saint-Herblain, est-ce que vous avez participé aux choix autres que dans le graphisme ? C'est vous qui avez choisi ou serait placé les affiches dans l'espace public et les graphistes/artistes participant ?**

C'est une réflexion qui a été partagée avec la bibliothèque Saint-Herblain, de dire qu'en tout cas sur le territoire Nantais, il n'y avait pas tellement d'espaces liés à l'image. C'est une ville qui a une énorme image culturelle mais qui est plutôt portée sur le spectacle vivant. Il y a très peu d'espace de réflexion et de monstration de l'image.

C'est une réflexion qu'on avait abordée au sein du collectif et qui a fait écho avec ce que la médiathèque portait de son côté. Ils nous ont proposé de faire un commissariat d'exposition autour de l'image dans l'espace public. Ça a prit cette forme de parcours ou on a invité une dizaine de graphistes à produire une image en regard du paysage herblinois. On avait aussi des contraintes politiques.

*** J'ai l'impression que c'est de plus en plus dur de s'inscrire dans l'espace public de manière visuelle ?**

Dès que tu es dans l'espace public, il y a énormément de contraintes et on s'en est rendu compte en faisant ce projet. À la base, on voulait créer un événement et des temps d'échanges autour de l'image. On trouvait ça top que ça ait lieu dans l'espace public, que ça touche un maximum de monde. Mais ça ne se passe pas aussi simplement. Dès que tu veux créer des supports pour mettre des affiches dans la ville, c'est jamais simple, il faut demander des autorisations, il y a des normes à respecter... Se pose la question de la dégradation...enfin bref. Ce n'est pas des choses auxquels on a l'habitude d'être confronté et c'était un test, une expérience pas très concluante. Le parcours était plutôt dans un espace arboré, un parc. On voulait que ces images soient en écho direct avec les images du paysage herblinois qu'on avait envoyées aux graphistes et qu'ils s'étaient ré-appropriées. Le territoire dans lequel on était et avec les moyens de la bibliothèque ne permettait pas de faire quelque chose à l'échelle du territoire. On a revu à plus petite échelle.

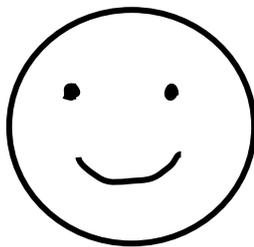
La question de l'image dans l'espace public, il y a tellement de signaux partout, c'est dur de se faire une place.

C'est pour ça qu'on aime autant faire des affiches pour des théâtres.. C'est un des émetteurs qui nous permet de mettre des images dans l'espace public, dans des conditions qui permettent d'être vu.

*** Il y a une différence entre le projet**

Cité des chantiers où on est dans l'activation, dans le faire : vous travaillez dans l'espace en pensant avec. Et pour Panneaurama, on est dans du visuel qui vient s'inscrire dans l'espace mais où les choix graphiques ne sont pas forcément faits en fonction. C'est quoi qui vous anime le plus ?

Oui, on donne plus d'importance au projet ou il y a de l'expérimentation. C'est-à-dire, mettre des idées à l'épreuve du réel, de les confronter au réel. Quand tu es dans le faire directement, c'est plus proche de ce qui nous anime. Pour *Panneaurama*, on savait que ce ne serait pas ça, on l'a pas fait pour les mêmes enjeux. On voulait plus créer une dynamique autour de l'image dans un territoire. On l'a fait avec nos outils.



- * **Merci à Sébastien Dégeilh pour son accompagnement dans l'écriture de ce mémoire. Merci à Olivier Huz pour son enseignement. →**
- * **Merci à Théo Mouzard, Annabelle Eyboulet et Luc de Fouquet d'avoir accordé du temps à mes questions et donc d'avoir contribué à mes réflexions. ☆**
- * Merci à la famille pour le temps passé à me relire et me corriger, et Rémi, le quotidien est plus doux avec toi. 😊
- * Merci à Noélie Dayma pour ces trajets matinaux ou tardifs, j'ai hâte des projets futurs à tes côtés.

Mémoire de DNSEP option design graphique réalisé à l'Institut Supérieur des arts de Toulouse en 2021. Achevé d'imprimé en décembre 2021 sur les presses numériques de la COREP à Toulouse avec l'aide de Coralie Dubreuil. 😊

Le texte est composé avec les typographies Caladea dessiné par Carolina Giovagnoli et Andres Torresi et la typographie Compagnon dessinée par Juliette Duhé et Léa Pradine.

